

PREMIÈRE ÉDITION

La paroisse des impies

Jean-Louis Pesce

© ÉDITIONS KIROGRAPHAIRES, 2012

ISBN 978-2-8225-0337-2

ÉDITIONS KIROGRAPHAIRES

Écoutez, écoutez, le vent du désert nous parle mais on ne le comprend toujours pas. Peut-être raconte-t-il l'histoire d'Akhenaton et de la belle Tadoupika qui n'adoraient qu'un seul dieu : Aton.

Le vent du désert souffle et découvre encore des reliques d'une ville légendaire, Tell el Amarna en arabe. Dans le Nil éternel, le Dieu poisson aux écailles bleues accompagne toujours le soleil dans sa course depuis la construction de Memphis par Ménès premier, pharaon de la première dynastie.

Les capitales de l'Égypte s'étaient déplacées au gré des caprices des souverains d'Égypte. Thèbes avait été construite vers la Nubie et les cataractes. Aménophis III, neuvième Pharaon de la XVIIIe dynastie, l'avait occupée en construisant des colosses à son effigie. Aménophis IV (Akhenaton ou Khounaton) l'abandonna lors de son règne dans la XVIIIe dynastie (Nouvel Empire). Il créa la ville d'Akhenaton (T'ell el Amarna en arabe) plus au nord à mi-distance entre Memphis et Thèbes. Trois mille ans d'histoire, l'Égypte avec ses trente dynasties

et ses deux cent quatre-vingts douze pharaons n'avait jamais connu de monothéisme. Seul Aménophis IV rompit avec le polythéisme. Ce pharaon de la XVIII^e dynastie, avec « la belle est venue » – Néfertiti remplaça le culte d'Amon par la seule adoration du disque solaire Aton. Il se fit appeler Akhenaton en son honneur. Considéré comme un révolutionnaire, il méprisait les prêtres des temples qui adoraient mille divinités et qui rassemblaient autant de pouvoir que le Pharaon lui-même. À l'âge de quinze ans, il s'attacha au trône de son père Aménophis III qui décéda peu de temps après. Couronné à Karnak à l'âge de dix-neuf ans, il régna en maître sur la Haute et la Basse Égypte, pendant dix-sept années. Il épousa Néfertiti (« la belle est venue »).

Au début de son règne il se consacra au culte d'Amon à Thèbes, en élevant des temples à Amon et aux autres divinités. Très vite, le jeune Pharaon proclama par décret que le culte d'Amon devait être remplacé par celui du Dieu Aton. Et qu'il fallait abandonner toutes les anciennes traditions. La vente d'un livre des morts par un prêtre d'Amon créa l'incident majeur. Le prêtre fut exécuté et Akhenaton fit fermer les écoles et les temples d'Amon. Le grand prêtre Bekanchos, entouré de ses prêtres soldats, entendit Pharaon lui confisquer tous ses biens : les ports, les greniers à blé et ses troupeaux. Et déclarer que la ville de Thèbes ne serait plus la ville de Pharaon, qu'il la trouvait indigne de lui.

Cette déclaration jeta l'Égypte dans un grand trouble. Les prêtres du grand temple durent protéger les statues du Dieu Amon soumis à la vindicte populaire. Dans la confusion qu'amena cette déclaration, le peuple se mit à piller les temples d'Amon, certains Égyptiens se disputant même

pour ce nouveau nom du Pharaon et ses nouvelles coutumes dédiées à Aton.

En l'an V de son règne, Akhenaton se détourna définitivement de Thèbes et fit construire l'horizon du disque : Akhetaton la ville dédiée à Aton. Le pharaon attendra plus de quatre ans avant de s'y installer. Il résida dans l'attente de la construction de sa cité entre Memphis au nord et Thèbes au sud. Le culte du dieu Amon, protecteur de l'Égypte rejeté par le nouveau Pharaon, sema le doute dans le peuple. Amon restait pour eux un dieu magnanime.

Les courtisans du Pharaon suivirent le couple divin à Akhetaton en l'an IX (El Amarna en arabe) se soumettant à l'hérésie du nouveau roi. La nouvelle ville construite dans le désert au bord du Nil poursuivit sa construction dans les années du règne d'Aménophis IV. Des temples furent érigés en l'honneur du dieu Aton. Quatorze stèles furent édifiées autour de la ville pour honorer le soleil et le couple divin. Le couple de Pharaons à El Amarna se partageait entre la vie familiale et les offrandes au dieu Aton. Les cantiques et poésies en l'honneur du dieu remplissaient les journées. : la terre s'éclaircit lorsque tu te lèves dans la montagne lumineuse. Les deux pays étaient remplis de joie. Ainsi priait le couple consacré. Le palais qu'occupaient Akhenaton, la reine et leurs six filles se prolongeait sur les bords du Nil par la voie royale de huit kilomètres. Les jardins arrosés par mille serviteurs entretenaient une fraîcheur quasi-permanente autour du grand palais au bord du désert. Les palmiers et les arbres à encens qui venaient du pays de Pount et aussi du nord de la Somalie masquaient les rayons du soleil. Ces fruits exotiques

des jardins de Palestine ou de Libye comblaient les courtisans qui contemplaient un peu choqués quand même les scènes familiales des dieux vivants allongés, jouant avec leurs filles. La ville près du Nil s'étalait sur ses bords désertiques, l'allée royale reliait les beaux quartiers du nord et du sud.

Un jour pourtant, un garde de la muraille nord annonça une barque royale venant de Memphis. La grande caserne de police de la ville s'anima, des troupes furent disposées tout le long des rives du port qui menaient au grand palais pharaonique. Halée par les esclaves du port, la nef accosta. On reconnut les voiles de Tiyyi, la reine mère. Sévère et austère, elle ne jeta qu'un regard vers Horemheb couché bras écartés, qui lui déclarait ses louanges. Sans élever le ton, elle l'encouragea à se mettre debout et à la conduire au palais royal.

– Allons vite, conduis-moi à Pharaon.

Traversant une des salles Hypostyles, elle se fit accompagner par Ipy, le scribe royal et intendant :

– Va ! Annonce-moi pour un entretien privé et urgent à mon fils Akhenaton.

Les grandes portes de la salle du trône, poussées par les deux gardes nubiens armés de lances, découvrirent le trône en or et les rideaux diaphanes qui pendaient du plafond. Plus loin, des colonnes de marbre soutenaient la voûte incrustée de peintures représentant Aton, le soleil, et le couple royal s'approcha du maître de l'Égypte et s'inclina. Un serviteur discret lui apporta un petit siège sans dossier.

– Il faut qu'on parle, entama la vieille reine Tiyyi, en voyant l'air étonné de son fils. Écoute ce qui m'amène et tu jugeras. Attentif aux discours de sa mère, Pharaon écouta.

– Mon fils, tu es réfugié ici dans ta cité d'Akhétaton. Mais dehors le monde bouge. Une révolte gronde dans le peuple et surtout chez les prêtres d'Amon. Tu dédaignes Mout la déesse mère de la sagesse et de l'ordre. Tu fais détruire les effigies d'Amon sur les stèles et les temples. Horus même n'existe plus. Je ne sais pas ce que tu penses mais je peux comprendre encore beaucoup de choses. Il faut intervenir ou ton règne va se noyer dans la crue du Nil...

Ainsi longtemps parla Tiyyi. Couché dans son baldaquin, Pharaon leva enfin les yeux et dit :

– Enfin Mère divine, que dois-je faire ? Punir ces prêtres, les châtier ?

– Oh non ! Tu n'es plus en position de force, ton armée est faible par rapport aux prêtres soldats et tous les officiers et soldats de ta garde n'adhèrent pas à ta nouvelle religion d'Aton, répondit la reine mère. Tu as repoussé les Hyksos au début de ton règne mais les hittites sont à nos portes. Même Kadesh le roi a déjà repris la Syrie et la Mitanni. Tu ne peux pas te permettre un conflit ouvert avec les prêtres.

– Alors ! siffla irrité le Pharaon, que faire ?

– Compose, reprit Tiyyi, envoie ton frère Smenkhka-Ré à Thèbes, fais une trêve.

– Laisse les prêtres ouvrir leurs temples à Amon. Je ne vois que cette seule solution, il faut atténuer la haine des prêtres sur toi et Néfertiti. Voici ce que je te propose : tu vas marier Semenkhka-Ré, ton frère, avec Ankhésenpaton, ta troisième fille, et tu régneras avec lui. Qu'en dis-tu ?

Réfléchissant tout en lissant sa toge et rajustant son nemes, Pharaon dit :

– D'accord mère, je ferai ce que vous dites.

Resté seul après le départ de la reine mère, il renvoya l'esclave nubien qui lui tendait des grappes de raisin et un tuyau pour boire dans la cruche. Pensif quelques instants, son regard se durcit. Il se tourna vers le page qui agitait le grand éventail.

– Va! cria-t-il. Cherche la reine, il faut que je lui parle.

L'enfant lâcha la grande corde qui actionnait l'évent et disparut derrière un des rideaux de la grande salle. Un moment s'écoula et le Pharaon entendit les pas légers de Néfertiti sur les marbres du grand palais. «La belle qui est venue», Néfertiti plissa le grand rideau et entra souriante, ceinte de sa couronne. Elle s'agenouilla près de son roi qui la regarda.

– Quel plaisir de vous voir si radieuse, mon épouse. Aton vous protège mais il faut que je vous parle, signifia Pharaon. Baissant ses yeux renforcés de noir, elle se blottit dans ses bras. Le Pharaon reprit :

– Sublime Nefer, le temps est passé depuis que nous avons adhéré au nouveau principe d'Aton, mon père lui aussi croyait au disque solaire comme moi. Et nous? Nous avons dicté la loi d'Aton, je suis persuadé maintenant que nous étions utopiques, c'était trop tôt un seul dieu pour ce peuple d'Égypte. Sais-tu, continua l'écu, que Tiyi ma mère vient de me quitter? Elle m'annonçait de graves nouvelles. Les prêtres, le peuple même, veulent se soulever contre moi. Il est vrai que nous négligeons les enfants de Geb et Nout... Osiris, Isis, Horus et Seth. Que répondez-vous à cela ma reine? Il faut d'après Tiyi que Smnkhka-Ré gouverne avec moi et que notre troisième fille soit son épouse. Les choses changent... finit-il par dire.

Après cette inquiétude sur les menaces de révolte, quatre années encore se passèrent sous le signe d'Aton pour le couple

royal. Tirillés par les luttes intestines du Palais contre les prêtres d'Amon et aussi des nouveaux corégentes, Akhenaton et Néfertiti voyaient leur couple s'étioler au fil des jours. La jeune reine de vingt-cinq ans restait souvent seule dans son palais au nord de la capitale, obsédée par la religion qui magnifiait Aton. Influencé par son Frère Semenkhka-Ré, favorable aux prêtres d'Amon, Akhenaton écoutait d'une oreille distraite l'autre lui prodiguer des encouragements pour revenir vers Amon et Thèbes.

«Il est trop tôt ou trop tard, je ne peux plus me plier à Bakanchos, le prêtre d'Amon. Je le hais et lui aussi ne m'aime pas.»

Tout pacifiste convaincu qu'il était, Akhenaton voyait bien les manigances de son propre frère pour le mettre sous la coupe des prêtres. Et l'éloigner ensuite du pouvoir royal qu'il occupait.

Mais il avait encore beaucoup d'influence et «la force du pouvoir est toujours avec moi», pensa-t-il. La Régence n'était qu'un leurre pour les prêtres de Thèbes. Lui seul restait Pharaon. Laisant son cadet nourrir des projets sur son propre avenir, Pharaon s'achemina dans les couloirs du palais couverts de tableaux de ce nouveau style, l'art Amarnien, dont il était le principal initiateur. Accompagné de son escorte nubienne en armes, il alla trouver Ay, chef des archers et scribe royal.

– Partons Ay, conduis-moi au nord au palais de la reine.

Debout près du conducteur du char, Akhenaton dans la grande allée centrale, regarda la ville qui s'étirait entre le désert et le Nil. Quelque chose lui disait qu'il ne pourrait bientôt plus contempler l'achèvement de son œuvre. Négligeant de regarder l'entrée du majestueux édifice de

Néfertiti – l’effigie du Dieu poisson qui accompagne le soleil dans sa course – pressa le pas dans les appartements de la reine.

– Où êtes-vous ? cria-t-il à l’intention de son épouse. Pharaon est là !

Voyant Néfertiti enfin arriver, il pensa qu’elle restait toujours aussi belle. Les cheveux frisés courts sous sa tiare relevaient ses yeux noirs cernés de khôl. Sa robe moulante et transparente brodée de disques d’or découvrait parfois ses longues jambes et son buste insolent. Son teint cuivré magnifiait sa bouche ourlée et son nez aquilin.

Elle restera toujours une grande reine, pensa-t-il. Il s’accouda près d’un plateau de fleurs de lotus.

– Les choses se précipitent actuellement, commença-t-il. La maladie m’étreint et mon frère ne parle que d’alliance avec les prêtres d’Amon.

Surprise devant tant de fougue de la part de son mari le plus souvent dolent, elle sourcilla et l’interrogea :

– Que pensez-vous faire, susurra la belle, reprendre vos anciennes divinités ?

– Peut-être le faudra-t-il, mais j’ai pensé à tout autre chose pendant votre absence, une autre chance ailleurs, un autre pays vers les cataractes. Là où nos filles seraient protégées de la vengeance des prêtres d’Amon pour éviter de les voir mourir comme Makémono, notre fille.

Inquiète, la reine récita des mots :

– Père divin Aton, regarde-nous...

– Il n’est plus temps de prier ! Réfléchissons à la sauvegarde de la lignée royale. Anticipons sur notre devenir. L’idée, reprit le divin roi, serait d’envoyer une petite troupe anonymement

pour trouver une contrée vers le pays de Couch qui serait capable de nous accueillir, ainsi que nos adeptes, pour nous recréer un monde où nous pourrions adorer Aton en toute quiétude.

– Avons-nous encore le temps ? dit doucement la reine, n’est-il pas déjà trop tard ?

Relevant la tête, elle ajouta dans un air de défi :

– Et puis ! Moi je reste fidèle à Aton, quoi que vous fassiez.

Ignorant le ton insolent de Néfertiti et sa désapprobation à quitter le culte d’Aton, Akhenaton s’agita pour trouver une solution.

– Bah ! souffla Pharaon, on est en juin. L’inondation du Nil n’arrivera qu’en juillet, cela sera juste pour passer les cataractes mais un petit groupe d’hommes décidés peut réussir. Va, Néfertiti ! Prépare déjà nos filles à quitter un jour notre Nisout.

De retour dans le grand palais, il grignota, nonchalant, quelques raisins noirs de Palestine et héla son esclave :

– Awai ! cours chercher Mahou, mon chef de police, et Horemheb, mon général des armées royales !

Pensif, il regrettait maintenant de ne pas avoir repoussé les Hittites et aidé La Mitanni contre Kadesh. Sa propre femme, Néfertiti, le lui avait pourtant conseillé à l’époque.

– J’aurai dû ! Mais que puis-je faire à ce jour ? songea Akhenaton.

Inquiétés par le discours de l’esclave Awai qui leur demandait de se rendre d’urgence près de Pharaon, les deux chefs d’armes se pressèrent dans les couloirs du palais. Par la porte entrebâillée, Mahou se présenta le premier en rampant vers le divin. Il se demanda ce qu’il avait pu faire.

– Mahou! s'écria Pharaon, je t'ordonne de ne plus recevoir les gens de Thèbes et de Memphis, qu'ils restent en dehors de ma ville. Renforce la garde avec la police. Aucun espion d'Amon ne doit pouvoir pénétrer dans Akhéaton, prépare déjà une escorte armée pour cerner Thèbes.

– Allons-nous attaquer les prêtres, mon divin? reprit le chef de police.

– Non pas encore, s'esclaffa le Pharaon, mon bon ami simplement les tenir à distance. Sors! signifia d'un geste Akhenaton. Et dis à Horemheb de venir.

Rampant sur le ventre, Mahou sortit.

– Entre mon fidèle! Viens près de moi, appela le roi d'Égypte. Horemheb, surpris, s'exécuta et s'approcha respectueusement de son divin maître.

– Viens te dis-je! Baisse-toi voilà, là, tout près de moi. Écoute à l'oreille.

Pharaon colla sa bouche à l'oreille de son général et entama :

– La révolution gronde dans ma Perâa, la grande maison, ne fais plus confiance à personne. Tu vois, la maison d'Aton s'écroule, tu dois te méfier de tous. Voilà ce que tu vas faire. Un petit prince guidé par les prêtres d'Amon fomenta des troubles dans la ville de Memphis. Prends des troupes et châtie-le! J'ai envoyé mon frère Smenkhka-Ré à Thèbes pour une trêve mais je sais qu'il s'est allié avec le grand prêtre Bekanchos. Malheureusement il va falloir composer avec lui. Réfléchis! continua Akhenaton. Trouve-moi des gens assurés de ne pas me trahir pour explorer un pays. Là ou je pourrai me réfugier avec ma famille si les choses tournent en ma défaveur. Ou que l'on veuille m'éliminer trop rapidement du trône royal.

Ébahi par toutes ces paroles, Horemheb regardait en coin le Pharaon. Il constata le changement morphologique entamé depuis son accession au trône. Les boucles d'oreilles et sa maigreur le rendaient encore plus androgyne. Le fard blanc sur ses joues reflétait un masque macabre sous la perruque. Quels drôles de changements morphologiques pour cette nouvelle religion de paix et d'amour!

– Alors général, feras-tu tout cela pour moi? dit en geignant le roi d'Égypte.

Mal à l'aise, surpris de voir son roi dans un tel désordre de pensées, Horemheb se leva précipitamment et reprit tout en se courbant :

– Ah! Maître de l'Égypte, je garantirai votre sauvegarde. Je pars sur le champ vers Memphis et je châtierai ce petit prince. À mon retour, vous aurez les hommes de confiance pour cette mission.

La venue des courtisans interrompit le général qui sortit par une petite porte. Il vit la longue figure du roi se tourner vers sa cour.

Les nobles, parfois couverts d'une double perruque, s'ingéniaient à se vêtir de grandes robes écarlates, de bijoux, de sistres, crécelles et de colliers en Ménit pour imiter leurs suzerains. Les princesses arrivèrent des appartements royaux comme une volée d'ibis en remplissant de leurs cris la salle jusque là silencieuse. Entouré par sa famille et les courtisans et aussi les cent vingt femmes de son harem, le Pharaon se dirigea noblement vers le trône. La salle ouverte perpétua les chants dans la brise du Nil, emportant la gloire d'Aton. L'astre enfin couché a pu apercevoir les serveurs apporter des plats de poissons et de viandes d'outarde. Tout cela sous le regard

suspicieux des gardes nubiens. D'autres plats vinrent encore, portés sur la tête par des servantes palestiniennes aux longs cheveux tressés contenant des fruits de la vallée du Nil. Les invités, avides de bonne chair, imitant Akhenaton, s'allongèrent sur des tapis venus d'Asie et commencèrent à boire de l'alcool de palme. Le buffet s'anima dans le soir qui tombait, chacun oubliant le dieu Aton.

Les jours suivants, Mahou, suivant les ordres du roi d'Égypte, entourait l'ancienne capitale Thèbes d'un cordon de policiers armés de lance. La nouvelle arriva vite à Bekanchos, grand prêtre d'Amon. Mélos arriva en courant avec d'autres prêtres du grand temple d'Amon. Il s'écria :

– Maître, maître, les gardes du Pharaon viennent nous tuer!
– Ah! Mon bon Mélos, ça je ne le crois pas, ils l'auraient déjà fait plus tôt. Je pense que c'est bien trop tard, la venue du frère et la trêve qu'il m'a annoncée me le prouve, répondit en souriant Bekanchos. Akhenaton cherche à nous cacher autre chose et à gagner du temps. Vite! Allez me chercher Smenkhka-Ré, vous autres. Il s'adressait à ses disciples. Il n'a pas dû encore franchir le cordon de police pour retrouver la ville nord. Il faut que je lui parle d'urgence, lui aussi voudrait retrouver la religion d'Amon et monter seul sur le trône d'Égypte.

Pendant que Bekanchos rejoignait ses appartements dans l'enceinte du temple, il fallut peu de temps pour entendre le bruit des sandales des prêtres qui annonçait déjà le retour du frère de Pharaon. Conduit près du grand prêtre, Smenkhka-Ré, le frère, entra et la grande porte du temple se referma.

– Retrouve ton souffle, entama Bekanchos, et dis-moi tout ce que je devrais savoir. Tout ce que tu m'as caché tout à l'heure.

Des hommes en armes cernent mon temple, ne sois pas avare de paroles ou sans mon aide tu ne monteras jamais seul sur le trône d'Akhenaton. Pense que quand il ne sera plus, tu seras encore ici toi.

– Grand prêtre d'Amon, dit doucement l'autre en souriant, la plus belle de mes esclaves ne me donnera toujours pas plus que ce qu'elle ne possède! Mais j'ai appris par le petit esclave qui balance le grand éventail de mon frère que celui-ci aurait l'intention d'envoyer une petite troupe vers le pays de Couch. Afin de trouver un pays où se réfugier avec sa famille et la cour si un jour le peuple se révoltait!

– Hou! répondit le prêtre, ceci est une bonne nouvelle. Il pense donc s'enfuir et abandonner le trône! Mais quand? Voyant la haine briller dans les yeux de l'autre, le frère du Pharaon en titre, dans un souffle, reprit :

– Bekanchos, ne sois ni si cruel ni ingrat... Je ne veux pas la mort de ma famille.

Le grand d'Amon reprit, ironique :

– Rassure-toi mon complice, je ne veux pas le tuer ni occire ta famille. Mais l'humilier comme nous l'avons été, nous les prêtres d'Amon. Qu'il ne puisse s'échapper de sa ville jusqu'à ce qu'il abdique. Quand Pharaon doit-il envoyer cette troupe en exploration vers les cataractes? se renseigne Bekanchos.

– Je ne peux t'en dire plus actuellement mais le jour viendra où je t'enverrai un message quand je le saurai. Je pars sans attendre car il serait imprudent que l'on puisse me voir encore au temple d'Amon.

Smenkhka-Ré se leva, pressant le pas vers les grands couloirs du temple.

Quelques jours après cette discussion au temple d'Amon,

Horemheb, fidèle du Pharaon Akhenaton, réunit ses capitaines d'armes d'une troupe de mille archers et d'hommes armés de lances. Il voulait aussi mettre l'accent sur la rapidité de manœuvre avec des chars de guerre tirés par des chevaux afin d'intercepter ce prince Paren-Amon qui se révoltait. Il sortit rapidement de T'ell el Amarna (en arabe) et il suivit la rive ouest du Nil (Hâpy) près des montagnes, traversant le désert brûlant pour remonter vers Saqqarah et Memphis. Au loin, des Fellahs et pêcheurs criaient et montraient des signes de colère. Horemheb, sur le char de tête, se rendait enfin compte que les petits barrages du fleuve n'existaient plus. Ou qu'ils étaient mal entretenus. Les champs étaient plongés dans une eau remplie de limon. La crue de cette année était en avance et on pouvait déjà voir l'eau atteindre les troncs des palmiers. Continuant ses réflexions, il fut obligé de reconnaître qu'Akhenaton le Pharaon, garant du bien-être de son peuple, le négligeait pour ce nouveau dieu. Même les frontières de la grande Égypte étaient menacées. Le grand père d'Akhenaton avait châtié les Hittites, la Mitanni, le royaume de Babylone, la Nubie jusqu'au pays de Pount vers la mer verte (la Somalie). Vers l'ouest, les pays d'Asie tremblaient au nom de l'ancien Pharaon. Perdu dans ses pensées, il dépassa Saqqarah, il regarda sans les voir des chasseurs avec leurs boomerangs chasser les canards sauvages dans les roseaux du Nil. La troupe armée se dirigeait vers le sud de la ville de Memphis et vers les propriétés du prince Paren-Amon. Les chars vite déployés dans la plaine surprirent les troupes du prince qui se reposaient au soleil de midi, détruisant et brûlant les habitations du prince. Les troupes du prince, paniquées à la vue des chars de combat et des traits des archers qui

les perçaient, s'enfuirent laissant le prince et ses capitaines à la merci de Horemheb.

– Comme pour l'exemple, avait dit Pharaon.

Sans état d'âme, le général fracassa la tête du prince et ses suivants à coups de piolets de guerre. Dans les flammes et les fumées qui s'élevaient derrière lui, il se dirigea au nord vers la ville toute proche. Ménès, premier Pharaon de la première dynastie, avait fondé Memphis. Bien qu'au fur et à mesure du temps, la capitale des Pharaons fût déplacée vers Thèbes, la ville restait animée par le commerce grâce à l'embouchure d'Hâpy qui n'était plus très loin. Le bivouac de la troupe aux portes de la cité ordonné par le général surprit ses capitaines d'armes subalternes. Mais obéissant aux ordres d'Horemheb, ils ne purent que constater que celui-ci poursuivait seul son chemin vers les remparts de Memphis. Discrètement, ôtant son casque de général, Horemheb se dirigea vers l'ancien palais d'Akhenaton. Devant l'entrée, quelques gardes le reconnurent, et sans poser de questions, le firent passer dans l'enceinte même du palais. Mischa, un garde asiatique qui le connaissait, le conduisit au Chambellan du palais, lui aussi originaire d'Asie. La salle de conférence restait fraîche à cette heure encore chaude de la journée. Le chambellan Toutou, intrigué par cette visite inattendue, reçut Horemheb dans une salle annexe protégée d'un paravent.

– Général Horemheb, est-ce Pharaon qui vient avec vous? questionna l'autre un peu inquiet.

– Sois tranquille Chambellan Toutou, répondit le grand général. Fais venir dans les jardins de toute urgence le porte-étendard royal. Je veux lui parler sur le champ.

Rassuré, le Chambellan fit servir des citrons et de l'eau au

général et fit appeler le porte-étendard. La mine défaite, Souty entra inquiet et essoufflé. Horemheb signifia à tout le monde de s'en aller.

– Attends Chambellan, mets des gardes aux portes et autour du jardin. Je ne souhaite pas être dérangé...

Voyant toute cette agitation, le jeune homme se demanda pourquoi il était là. Devant Horemheb, il se demanda ce qu'il avait pu faire pour être seul en sa présence.

– Viens! tonna Horemheb à l'adresse du porte-étendard. Descendons vers les jardins, rassure-toi, tout va bien, assieds-toi! Et surtout ouvre tes oreilles car je parlerai bas.

Le visage brun foncé du général prit un air encore plus grave.

– Je connais ton père et aussi son épouse. Et toi aussi depuis que tu es petit. D'ailleurs, depuis l'âge de dix-huit ans, tu me suis dans toutes mes campagnes de guerre. J'ai besoin de toi, affirma l'homme basané.

Souty, grand et élancé, se plia et plaça ses mains sur ses jambes. Il se mit en tailleur. Il se crispa :

– Que me veut le vieux Horemheb? se dit-il.

– Je sais, je sais que tu adhères à la religion de l'ancien dieu Amon, continua le général. Mais oublie cela pour l'instant car je veux te confier une mission de la plus haute importance pour la stabilité actuelle de l'Égypte.

Horemheb raconta au jeune homme l'inquiétude du pharaon et son désir d'échapper à l'emprise des prêtres d'Amon et du peuple. Des minutes et des heures passèrent pour échafauder le plan. Traverser les cinq cataractes du Nil. Trouver un roi ou un pays vers la Nubie plus loin encore.

– Qui sauvegarderait Akhenaton et sa famille, tu vois? disait le général. Je t'ai choisi car tu es foncé de peau, presque noir,

tu pourras avancer vers le pays de Couch sans trop te faire remarquer.

Après avoir bien écouté, le jeune homme, les yeux fixés sur un parterre de fleurs pour éviter de manquer de respect au général, réagit :

– Un homme seul ne peut y arriver!

– Ah! reprit son supérieur, tu es d'accord alors! J'avais peur que tu refuses cette mission malgré ma demande impérative. Aurais-tu peur Souty? s'esclaffa Horemheb.

– Non! Non! Général Horemheb, seule la crainte de chuter dans toutes ces cataractes que je ne connais pas si bien que cela.

– Que te faut-il? Parle, reprit l'autre.

– Je constituerai une troupe de gens de Memphis que personne ne connaît à Thèbes. Et surtout pas connus des prêtres d'Amon, même si cela va à l'encontre de mes convictions. Mais je souhaiterais quand même revenir vivant.

– Tu es plein de bon sens. Je savais que je ne me tromperais pas en te confiant ce projet, susurra Horemheb. Je vais maintenant partir retrouver Akhenaton. La ville de Pharaon ne me contacte plus, ne m'approche plus. Les espions des prêtres sont partout. Constitue une troupe – pas plus de quatre hommes – et quand tu seras prêt, retrouve Souta, le surveillant du Trésor, il est digne de confiance. Tu auras de l'or et des vivres pour ce périple et aussi des consignes de Pharaon.

La massive silhouette d'Horemheb disparut dans les jardins, laissant le jeune Égyptien un peu surpris par cette mission inattendue. Malgré tous les conseils du général, il savait que cela n'allait pas être facile.

Passant par des chemins détournés pour éviter les gardes, il trouva la petite porte dérobée qui l'amena dans une rue populaire de Memphis. Il prit la direction du port et des felouques. La tête cachée sous sa tunique, il avançait parmi les filets tendus entre les maisons de roseaux du Nil. Les ruelles sentaient le poisson. L'odeur de l'orge fermentée lui démangeait les narines. Enfin, il reconnut la maison en roseaux qu'il voulait atteindre, souleva le vieux rideau de papyrus et entra. La fumée d'un foyer lui piqua les yeux.

– Miah es-tu là? Vieux brigand!

Un mouvement dans un coin lui signala une présence.

– Hou! Qui me réveille, cria une voix, c'est toi Souty?

– Oui! C'est moi, lève-toi, je viens te chercher!

Une gigantesque ombre emplît en un instant la pièce.

– Si c'est pour aller très loin de ce trou à moustiques, je suis à toi.

– Ah! Ah! Viens mon Miah, rit Souty. Et surtout aucune question : tu mangeras et tu te battras, c'est sûr!

– Tout ce que j'aime, ricana l'autre, ne perdons pas de temps.

– Mais et ton commerce de poissons? s'étonna Souty.

– Bah! Tu sais le Dieu Nil ne m'a pas été favorable, il vaut mieux que je parte avant de changer de dieu! Encore une fois. Tais-toi! Tu vas nous attirer des ennuis surtout à partir de maintenant. Sois muet comme le poisson.

– Que se passe-t-il mon frère?

– Une mission nous attend près des cataractes, près du lieu de nos pères, là où nous sommes nés. Veux-tu me suivre sans un mot? Il y aura des risques, des hommes chercheront sûrement à nous tuer. Mais crois-moi Miah, j'aurai besoin de ta force et de tes connaissances pour passer les chutes du Nil.

– Allons plus un mot... N'en dis pas plus, j'irai avec toi, frère Souty.

En remontant vers le centre de Memphis, le porte-étendard confia à son demi-frère qu'il devait encore recruter deux autres hommes pour l'expédition. Il lui expliqua sans trop s'étaler leur mission vers les chutes du Nil.

– Est-ce bien nécessaire, Souty? reprit l'autre, comment trouver des hommes à qui faire confiance d'après ce que tu as bien voulu me dire?

La figure de Miah s'éclaira.

– Il y a bien ce pygmée du pays de Pount à qui tu avais sauvé la vie l'année dernière. Quand ton général voulait tous les jeter dans le Nil en sacrifice aux crocodiles sacrés. Tu t'en rappelles?

– Bien sûr! Mais cela fait un moment que je ne l'ai pas vu.

– Cela ne nous coûte rien d'aller chercher du côté du quartier des artisans. Il fabriquait des arcs quand je l'ai aperçu pour la dernière fois.

Bifurquant vers le sud de la ville, ils arrivèrent bientôt chez les artisans qui fabriquaient des armes pour les armées de Pharaon.

– Holà! Ferronnier! interpella le frère. Connais-tu un homme très noir et très petit qui vit ici?

– Le pygmée? répondit le ferronnier, tout le monde le connaît, dit l'autre en riant sans s'arrêter de taper.

D'un geste, il montra le fond de la ruelle.

– C'est là qu'il croupit, au milieu de ses arcs.

Évitant du mieux les égouts qui coulaient au milieu du sentier, Souty commença à appeler l'autre :

– N' Ba! N' Ba! C'est Souty.

Un violent choc dans le dos le surprit. Une boule noire s'accrochait à lui tout en essayant de le faire basculer.

– Ah! Ah! cria la boule noire, je te tiens, tu ne pourras plus partir. Souty, enfin tu es ici et tu ne m'as pas oublié.

Reconnaissant N'Ba le pygmée, les deux frères se mirent à rire et à le charrier gentiment.

– Alors, pas encore marié N'Ba et alors?

– Ouille! La vie est dure chez les artisans et puis des femmes pygmées il n'y en a pas... Sont dans mon pays bien trop loin Je ne suis pas sûr de pouvoir faire un jour un petit pygmée, s'esclaffait-il, ouvrant sa grande bouche où l'on devinait des dents noires rongées par le Bétel. Mais je parle trop, Maître Souty.

Souty, souriant et un peu narquois, lui dit juste :

– Une question, petit Pygmée! Voudrais-tu faire des enfants chez toi comme tu le dis si bien?

Devant l'air incrédule du petit homme, il continua.

– Je viens te chercher toi aussi comme mon frère que tu connais. Je souhaite que tu me rendes la vie que je t'ai donnée il y a un certain temps.

Inquiet de cette demande abrupte, le pygmée répondit :

– Mourir vous voulez dire mon Maître?

– Non, vivre pour mourir, s'interposa Miah. On a aussi besoin de tes talents d'archer, car on est aussi menacés par d'autres gens qui chercheront à nous faire passer dans le sombre royaume de Seth.

Le pygmée reprit la parole :

– Bien sûr Maître, je ne pourrai vous refuser ma vie. Et vos paroles me donnent l'espoir de retrouver les miens dans les grandes forêts bien plus loin que la Nubie. Laissez-moi prendre mon arc et mes flèches. Je vous accompagne.

– L'équipe se constitue, se disait Souty, plus qu'un autre homme et nous pourrons partir vers Akhétaton. La ville de Pharaon.

En file indienne, tirillé par la faim, le petit groupe se dirigea vers la cantine des artisans. Après avoir troqué du poisson séché contre le couteau en ivoire de Souty – les Égyptiens n'avaient pas de monnaie – ils s'installèrent sur des paniers en osier servant de sièges. Les trois hommes, fidèles aux consignes de Souty, évitèrent de parler et de se faire remarquer, l'œil aux aguets, grignotant le poisson chat. La voix de N'Ba demanda :

– De qui doit-on se méfier?

– Évite de te faire voir des prêtres et des gardes, rien n'est sûr. Finissant leurs agapes, ils sortirent dans le soir qui tombait, s'approchant du frère de Souty, N'Ba murmura :

– Miah! Nous sommes suivis.

Effectivement, épiant la rue de la cantine d'où ils venaient de sortir, ils aperçurent une ombre qui se glissait contre les murs de torchis.

– Cachons-nous vite, on va le coincer, dit Souty.

Les trois amis dissimulés attendirent un moment. Quand l'ombre qui les suivait passa devant eux, ils lui sautèrent dessus. Plaquée et fermement maintenue au sol, l'ombre immobilisée commença à geindre et à se plaindre :

– Laissez un pauvre homme qui ne demande qu'à vivre. Ah! Mes bons seigneurs, qu'Aton vous protège. Je n'ai rien fait, continua l'ombre en pleurnichant.

Miah, son grand casse-tête à la main, lui intima :

– Qui t'envoie? Pourquoi nous suivre dans la nuit? Réponds ou je t'enfonce le crâne. Chien!

– Mon maître, mon bon maître, j'ai faim et je vous ai pris pour des marchands égarés dans Memphis.

– Tu es un voleur! siffla Souty, et tu sais ce qu'on fait des voleurs dans la maison de Pharaon! Hein tu le sais?

– Oui, oui ne le dites pas, je le sais, vous allez me jeter dans le Nil pour les crocodiles sacrés.

– Bon! Que faisons-nous de lui? dit le pygmée qui s'était accroupi près de l'homme.

– Un voleur! Cela peut nous intéresser, réfléchit soudain le porte-étendard.

– Que veux-tu en faire, mon frère? Juste bon à nourrir le fleuve, dit Miah en regardant le voleur.

D'un revers de main, Souty fit le signe de se taire. Relevant par le bras l'autre toujours à terre, il lui dit :

– L'homme! Maintenant tu sais que ta chance a tourné. Soit je t'amène auprès des gardes de Pharaon, soit tu m'écoutes. Je te donnerai à boire et à manger mais il faudra nous suivre et nous servir fidèlement. Que veux-tu faire, aller en prison et peut-être servir de repas aux dieux du Nil ou venir avec moi?

– Oh! Maître, aucune hésitation, je suis avec vous.

– Tu es fou Souty, clama le frère, à la première occasion il nous abandonnera. Comment peux-tu faire confiance à un voleur?

– Attends on verra bien, répondit en souriant le porte-étendard. Regarde-le bien, il est encore plus foncé que nous de peau, à part N'Ba... Cela pourrait sûrement nous aider vers les dernières cataractes.

Les trois hommes reprirent leur route vers le sud, accompagnés maintenant d'Adjouba le voleur. L'un derrière l'autre dans les dunes, ils attendaient le jour pour s'approcher d'un

débarcadère. Au bout d'un long moment, N'Ba, plus tolérant que Miah, s'approcha d'Adjouba.

– Alors! Où est ta vraie maison? Dis! Voleur de marchands! Tout heureux que le pygmée s'intéresse à lui, Adjouba commença à lui raconter son histoire de fils d'esclave. Il avait réussi à s'enfuir d'un temple où il servait et depuis il vivait de petits larcins. Miah, qui avait tout écouté, lui dit.

– Mais à quoi es-tu bon à part le vol? Hein? Tu sais te servir d'une arme au moins? ironisa-t-il.

– Pas vraiment mon Maître, mais plus d'une fronde pour tuer les oiseaux du fleuve.

Souty, qui regardait en bas vers le Nil, rétorqua :

– C'est mieux que rien... Maintenant plus un mot on s'approche des bateaux. Faites silence.

– Qu'allons-nous dire à celui qui manœuvre le bateau? Trouve une explication Souty, dit doucement son frère. Il faut lui trouver une bonne raison car il va se poser la question. Qu'est-ce qu'on fait si tôt près du grand fleuve? Peut-être même qu'il va appeler les gardes du port, qu'en penses-tu?

Souty réfléchit rapidement :

– On va lui dire qu'on est des gardes du Palais, qu'on ramène un voleur à la police d'Akhenaton. Tais-toi Adjouba, ne dis rien, voyant déjà le voleur protester.

– Mais Seigneur! commença à larmoyer Adjouba, le voleur.

– Tais-toi... Fais-nous confiance, dit N' Ba.

Après quelques échanges verbaux sur les raisons de leur embarquement et les tractations d'usage sur le prix du voyage, les quatre hommes sautèrent à bord et s'isolèrent à la proue de l'embarcation. Il y avait peu de bateaux à cette heure de la journée. Sans le moindre vent, les deux rameurs,

penchés à contre courant sur leur rames, étaient encouragés par la voix de leur chef. Les jambes dans le vide et les yeux fixés sur les berges du Nil, Souty était inquiet. Comment savoir si personne ne les suivait ?

– Non ! C’est encore trop tôt, se disait-il, plus tard quand ils auront quitté la ville d’Aton à ce moment là, il faudra se méfier.

La barque, profitant d’un peu de vent, gonfla sa voile et remonta en travers le fleuve. Au milieu de la journée, ils croisèrent de nombreuses autres embarcations qui descendaient vers Memphis. Allongés sous la voile, le temps passait doucement. Enfin, vers le soir, ils virent la ville de Pharaon sortir du désert.

– Allons ! Il est temps de trouver ce Souta, le surveillant du Trésor. Viens Miah.

Montrant du doigt les deux autres, il leur dit :

– Restez au bord du fleuve, soyez discrets, ne vous faites pas voir. On va revenir bientôt.

Au poste de garde des portes de la ville, Souty se fit reconnaître en temps que porte-étendard de l’armée du Pharaon et on les laissa passer. Suivant les ordres d’Horemheb, il entreprit discrètement de contacter Souta, l’homme du Pharaon.

– Cachons-nous près du palais de cet homme, il sortira bien un jour.

Accroupi dans le sable sous des palmiers dattiers, ils attendirent. Enfin, quand vint le temps du repas, un homme corpulent protégé par un grand parasol soutenu par des esclaves sortit du palais.

– Miah, cours vers lui et dis-lui que je suis celui qu’il attend.

– C’est tout, frère Souty ?

– Va ! Fais vite, il est gros mais il marche vite, on va le perdre ! s’esclaffa Souty.

Repoussé un moment par les esclaves, Souta comprit les signes de Souty. Ainsi prévenu, le gros Souta retourna vers la porte du palais en faisant signe qu’il fallait le suivre. Ils suivirent le surveillant sans un mot dans la fraîcheur des couloirs de la maison du trésor royal. Ils arrivèrent dans une grande pièce, l’autre mit le doigt sur sa bouche. Il ouvrit avec une grosse clé un coffre en bois et jeta sur la table des petits morceaux d’or et du lapis lazuli avec un papyrus roulé et scellé du sceau de Pharaon. Sans plus les regarder, il les renvoya d’un geste dédaigneux. Après avoir quitté le palais du trésor, ils rejoignirent les berges du Nil. Souty, conscient qu’il ne pouvait garder seul le précieux trésor, distribua à son frère le lapis lazuli et garda l’or. Chacun cachant leur bien respectif sous le pagne. S’assurant qu’ils n’étaient pas suivis, ils retrouvèrent les deux autres dans les dunes à la sortie de la ville. Prenant à part le pygmée, il lui glissa discrètement le papyrus sans qu’Adjouba s’en aperçoive.

– Bon, les amis nous allons nous séparer pour continuer vers les colosses d’Aménophis III et Thèbes. Nous nous retrouverons sur l’île d’Eléphantine à la première cataracte près du temple de Khnoum (Dieu des Cataractes). N’Ba et toi Adjouba, vous achèterez un filet et une barque, vous ferez semblant de pêcher sur les bords du Nil. Si quelqu’un nous suit, vous le verrez tout de suite. Avec Miah, nous on descendra le fleuve avec une Felouque. Pendant ce temps, vous observerez du bord du fleuve. Ensuite rejoignez-nous, on vous attendra.

Pendant que les quatre hommes prenaient la direction du

pays de Kouch et des cataractes, le Pharaon Akhenaton se dirigeait seul vers Knénerit (l'endroit clos) et il réfléchissait. Son harem de cent quatre-vingt dix-sept femmes, son palais de femmes royales et ses courtisans lui posaient problème. Comment emmener toutes ses femmes et ses courtisans s'il devait fuir? Partir seul avec sa famille? Mais comment arriver chez un autre roi sans rien, sans serviteur, sans esclave, sans femmes à offrir? Qui pourrait l'accueillir d'égal à égal, sans que lui-même puisse prouver et montrer qu'il était lui aussi pharaon? Et puis la saison des crues arrivait : comment franchir ces chutes d'eau avec toute sa cour nullement préparée à franchir ces terribles cataractes? Il fallait abandonner ce projet trop compliqué à son goût. Peut-être fallait-il transiger avec les prêtres et avec son frère Smenkhka-Ré, ce rathos (ce roi fantôme comme il l'appelait avec morgue). Faisons-le appeler, qu'il négocie pour moi avec le grand prêtre... Le soir venu, entouré de ses filles qui agitaient leurs sistres, il fit entrer Smenkhka-Ré. Le saluant gentiment, il prit maintes précautions pour l'amener là où il le voulait dans la conversation.

– Mon frère, dit en préambule Pharaon, tu sais que j'ai répudié Néfertiti et sa soeur Mutnogme. Elles sont à Memphis depuis un temps. Je souhaiterais te voir plus près de moi. Que se passera-t-il après ma mort? Je pense à mes filles et tous ceux qui m'ont suivi.

Écoutant parler son frère, Smenkhka-Ré se dit que s'il voulait régner seul, c'était peut-être le bon moment de savoir négocier.

– Oui! Que veux-tu que je fasse pour toi, mon frère? Aller voir le grand prêtre pour l'amener à te pardonner et t'ouvrir une porte dans le désert? Pour que tu puisses t'échapper, toi

et tes fidèles, vers un autre pays. Cela est possible mais il faudra te montrer plus conciliant. Il faudra enlever toutes les troupes de police et ouvrir les autres temples de la religion d'Amon.

Avec sa longue figure et ses grands yeux maquillés, Akhenaton, à bout de réflexion, donna son accord en silence. Il avoua en bredouillant :

– Il y a même un groupe d'hommes qui devait me trouver un refuge plus loin que la dernière cataracte.

– Ah! Ah! Ah! Mon pauvre frère mais tout le monde dans ce palais sait où vont ces hommes, même les prêtres. Par contre, reprit Smenkhka-Ré en tournant les talons, je ne pense pas qu'ils reviendront. Juste une précaution que le grand prêtre et moi souhaitons prendre.

Le grand rire hystérique de Smenkhka-Ré se répercuta dans les couloirs. Plus tard, bercé par les flûtes et les chants des esclaves musiciens, Akhenaton rêvait d'un pays vers la mer rouge loin de l'Égypte.

La barque de N’Ba et Adjouba atteignit un peu plus tard la rive d’Eléphantine près de la première cataracte. Après leurs retrouvailles, les quatre hommes commencèrent à dresser un plan pour franchir les chutes, cachés à côté du temple dédié à Khnoum, le divin potier.

– Comme je te l’ai déjà dit, reprit N’Ba, des hommes étaient derrière vous mais Adjouba avec sa fronde et moi avec l’arc, on les a fait tomber définitivement. Hein Adjouba? rit le pygmée.

– Il faudrait, reprit Miah, aller au plus vite, contourner la première cataracte et poursuivre sans s’arrêter vers la forteresse d’Ikkour. On pourra les distancer vers la deuxième cataracte; il faudra aussi trouver des cordes pour franchir les chutes. Se levant d’un bond, Souty fit signe aux autres de monter dans la barque.

– Plus de temps à perdre, dit-il. Il faut ramer vers les rochers que l’on voit et abandonner cette barque. Grimpons sur le côté en nous cachant dans les herbes dominant les chutes. Ils avançaient depuis des heures. De temps à autre, l’un

deux regardait vers le Nil plus bas en essayant de distinguer d'éventuels suiveurs.

– Ne vous inquiétez pas mes maîtres, disait Adjumba, je saurai en tant qu'ancien voleur si quelqu'un reste sur nos pas.

– Et alors? criait Miah pour couvrir le bruit de l'eau qui tombait.

– Non! Maître, personne pour l'instant, répondait l'autre.

– Tu te rappelles Souty, répliquait Miah, chez nous c'était plus loin vers Shelfak, la maison construite en brique rouge. C'est là qu'habitait notre famille.

– Bof! répondit le porte-étendard, j'étais si jeune, cela fait si longtemps qu'on est partis.

La nuit venue, au bord des grandes pierres plates (Batn el Haggat le ventre de pierre en Arabe), ils s'endormirent, brisés par l'effort. Enfin ils aperçurent au loin, entre les deux cataractes, des felouques qui venaient des mines d'or de Wadi Allaki.

– Nous y sommes, à Ikkour, chantait N'Ba, le pygmée plus à l'aise dans les forêts que sur les berges du Nil. Vois Adjouba cette ville, tu vas y entrer et acheter du poisson séché et aussi du vin. Reste près des palmiers du fleuve pour y aller.

– Et n'oublie pas le principal, rappela Souty, pendant qu'il voyait l'autre déjà courir, les cordes pour monter sur les falaises.

Les trois autres profitèrent de l'absence de l'ancien voleur pour dresser un itinéraire vers la deuxième cataracte.

– Il faudrait continuer à rester du bon côté de la rive et ainsi éviter les villes de Faras et Mirgissa où l'on pourrait rencontrer des gardes du temple d'Amon. Demain on devrait apercevoir Koumma après la grande chute d'eau, songea à haute voix N'Ba.

– Déjà trop longtemps qu'il est parti, reprit soupçonneux Miah! Il ne reviendra pas. Se tournant vers son frère il continua. Je te l'avais dit.

Pourtant dans le soir qui tombait, ils entendirent des bruits de galets qui roulaient sur la pente du gros rocher où ils se trouvaient. C'était Adjumba, essoufflé, luisant de sueur qui gravissait vers eux.

– Ah! Mes bons maîtres, Adjumba a cru ne jamais revenir!

– Explique-toi, cria Souty, qu'as-tu vu?

– Beaucoup de prêtres soldats. Ils sont partout, ils cherchent trois hommes dont un petit homme.

– C'est nous qu'ils recherchent c'est sûr, pensa Souty, qu'as-tu fais Adjouba?

Adjouba, malin :

– J'ai tout acheté et personne ne m'a couru après.

– Bon! J'ai eu tort, s'écria Miah et il serra le voleur dans ses grands bras, le soulevant du sol.

– Allons, partons vite, dit N'Ba en reprenant son arc. Il faut les distancer cette nuit.

Toute la nuit ils marchèrent sous les rayons de lune. Parfois des grosses pierres glissantes les obligeaient à s'attacher les uns aux autres. Les bras du fleuve se perdaient en méandres, les obligeant à plonger à mi-corps dans des petites chutes. Enfin, dans le soleil d'Aton qui se levait, ils s'accordèrent un peu de repos pour grignoter du poisson et boire du vin qu'avait achetés Adjouba, chacun couché sur les rochers de la rive, profitant des derniers instants de calme, hantés par les gardes qu'ils savaient sur leurs traces. Miah, couché près de Souty, lui glissa doucement à l'oreille :

– Écoute, mon frère, il faudrait nous séparer : deux resteraient

en arrière pour attendre et repousser ces gardes qui ne sauraient tarder. Ceux qui resteraient les retarderaient au moins un moment afin que les deux autres aient une chance de franchir au moins la troisième cataracte et qu'ils puissent atteindre Kerma l'ancienne cité (Yam en égyptien).

– Je suis d'accord Miah, mais qui restera et qui partira ?

– Je ne peux pas vous demander de rester ici. Surtout pour ce pharaon et sa religion que personne ne comprend. Décidé ? Parlons-en aux deux autres.

En se levant, ils s'approchèrent de N'Ba et de l'ancien voleur. Ils leur exposèrent leur stratégie défensive pour retenir les poursuivants. Adjumba, toujours plein de sagesse, se leva et dit :

– Le maître Souty doit partir, c'est notre chef à tous ! Il ne reste que nous trois. Il prit trois petits galets en regardant les deux autres. Je les jette en l'air, celui dont le galet tombe près de lui part avec Souty. Les autres attendent et se battent contre les prêtres.

Plus tard sur les grandes dalles plates de la deuxième cataracte, là où l'eau ruisselait de toutes parts, le claquement des sandales mouillées de Souty rythmait la marche. Les yeux baissés, il n'osait pas se retourner pour dire au revoir à ceux qui restaient.

– Ton frère les frappera avec sa lance et l'autre Adjumba leur jettera des galets avec sa fronde.

– Tu as raison N'Ba, finissons vite cette stupide mission que l'on m'a confiée.

Souty, déjà, regrettait d'avoir laissé son frère sachant qu'il risquait de ne plus le voir.

Vers la fin de la matinée, le porte-étendard et le pygmée, tout

en longeant les rives d'un bras du fleuve, virent venir vers eux des petites barques qui glissaient, portées par le courant.

– C'est des gardes, vite cachons-nous Souty !

Ils attendirent que les embarcations s'éloignent pour enfin se relever et s'enfuir. Sur les berges verdoyantes du bras du fleuve, ils avançaient entre des temples dédiés aux différents dieux d'Égypte. Ils pouvaient remarquer que plus ils avançaient et plus le paysage changeait : la végétation était moins abondante sur le Nil. Parfois même, les temples ne ressemblaient plus à ceux du royaume d'Égypte. Différents dans leurs formes plus pointues.

Un nouveau pays s'annonçait déjà devant eux. Bien plus loin, de l'autre côté des bras du grand fleuve, ils apercevaient des villes comme Shelfak, Soleb, Sesebi. Bien plus bas, vers la ville de Mirgissa et la deuxième cataracte, Miah et Adjumba, installés en haut de rochers, se préparaient déjà à l'embuscade.

– Les voilà, disait Adjumba, ils sont nombreux et ils croient qu'Amon les protège. Invincibles peut-être ? Nous allons voir cela quand les galets du Nil vont leur tomber sur la tête.

Gênés par leurs capes mouillées, les gardes du temple d'Amon glissaient et s'éparpillaient sur les dalles de pierre remplies parfois de mousse verte.

– Vise bien, ne loupe pas celui qui donne les ordres, il doit être d'un rang élevé. Envoie-le au royaume des morts, vers Knoum, le dieu des cataractes, ricana Miah.

En bas dans la vallée, avec le vacarme de l'eau, personne n'entendit le bruit mat de la pierre qui frappa le prêtre. Même les autres hommes, quand ils le relevèrent, crurent à une mauvaise chute au milieu de tous ces blocs de rochers. Encombrés de leur grande lance, les gardes se concentraient à ne pas glisser dans le flot rapide.

– Et de trois! cria tout excité l'ancien voleur.
– Regarde, disait Adjumba, ils tombent comme les canards dans les roseaux.
Et cela aurait pu durer encore longtemps si, alertés par des cris de rage et par des flèches qui venaient dans leur dos, Miah et son ami n'avaient pas dû faire face à une troupe d'assaillants qui sautaient de petits bateaux et se précipitaient sur eux.
– D'ou viennent ces gens? cria Miah en tentant d'éviter les traits des arcs.
– Ils voulaient nous prendre en tenaille, répondit l'autre en courant pour échapper aux gardes.
Miah, d'un geste désespéré, voyant Adjumba entouré de prêtres qui le harcelaient de coups de lances, chargea les assaillants avec son énorme massue. Criblé de flèches, son corps bascula brusquement dans les rapides. Le corps d'Adjumba, le voleur, flottait déjà plus bas. Quant aux deux autres, au bout de deux jours de marche, ils atteignirent l'île de Sai et la ville de Tombos, l'antique citadelle d'Amenhotep III. Les yeux injectés de sang par la brûlure du soleil et par la fatigue, N'Ba s'accroupit. Il montra la grande stèle qui marquait l'entrée du royaume de Kerma.
– Peut-être aurons-nous la chance de franchir la troisième cataracte, dit le pygmée, énigmatique.
– Pourquoi tu dis «peut-être»? s'étonna le porte-étendard, nous y sommes presque.
– Ah! Mon ami n'as-tu rien remarqué? N'entends-tu donc rien? Ouvre tes oreilles et tu entendras des hommes discrets comme des hippopotames patauger sur nos traces.
Voyant les épaules de Souty s'affaisser, N'Bâ comprit que le

jeune homme pensait à son frère qui n'avait pu arrêter les prêtres.
– Réveille-toi Souty, ton frère savait que c'était son destin de te protéger.
Il montra la troisième chute plus impressionnante que les deux autres. La brume qui s'en élevait les surprit. Le fracas de l'eau sur les rochers et les immenses trombes d'eau qui tombaient sur des centaines de mètres rendaient cette cataracte infranchissable.
– Essayons quand même de passer, Souty.
N'Ba, plus lesté et plus agile, grimpa le long de la paroi. Il semblait ignorer les rochers glissants et cette eau grondante. Souty se disait qu'il ne regrettait pas que N'Ba soit avec lui pour lui venir en aide. La tête maintes fois relevée, Souty cherchait l'autre qui avait disparu, caché dans les méandres des rocs de la cascade. Un bruit tout proche l'alerta, il remarqua en même temps une grosse corde qui pendait près de lui. Sans perdre un instant, il commença lui aussi à se hisser vers le haut.
– Il était temps! cria N'Ba en le tirant vers lui quand il arriva au sommet. Il montra du doigt des gardes qui leur tiraient des flèches.
– Comment ont-ils fait pour être déjà là? s'exclama le porte-étendard.
– Ah! Mon ami, la religion d'Amon donne des ailes.
N'Ba grimaça, montrant ses dents jaunes.
– Comment peux-tu rire en ce moment? interrogea l'autre.
– S'il faut mourir, reprit le pygmée, autant rire une dernière fois!
Souty, assis au bord du précipice, observait les gardes qui

le menaçait du poing et qui déroulaient des cordes pour monter. Il se pencha en avant et interpella le pygmée :

– Eh! N’Ba, tu as toujours le papyrus que je t’ai mis dans ton carquois?

– Sûr mon ami, il est là! Pourquoi?

– Voilà ce que tu vas faire, reprit Souty. Laisse-moi l’arc et les flèches et cours vers le pays de Kerma. Tais-toi! Écoute-moi! Voyant déjà l’autre protester et qui roulait des gros yeux :

– Tu es plus rapide que moi, tu arriveras à les distancer dans les nouvelles chutes qui arrivent.

– Mais et toi? souffla le pygmée.

– Moi? J’ai une mission. Les arrêter et venger mon pauvre frère. Je ne pourrai plus revenir en arrière. Ma mission s’arrête ici sur ces rochers de la troisième cataracte. Va! Cours, car je les entends déjà, ils montent.

– Es-tu sûr? cria le pygmée.

– Oui N’Ba!

Souty, sans plus s’occuper de lui, tourna le dos. Avec l’arc qu’il avait pris, il commença à viser les gardes qui grimpaient le long de l’abrupt de la cascade. N’Ba attendit un instant, ne sachant pas trop quoi faire. Il voulut rejoindre Souty mais celui-ci avait déjà disparu derrière des blocs de rochers. La tête vide, il se mit à courir vers la prochaine chute d’eau qu’il voyait au loin. Des heures encore, il grimpa, serrant contre lui le précieux message que Souty lui avait dit de porter vers un roi ou un pharaon d’un royaume au-delà des cataractes. Enfin les grandes chutes d’eau firent place à un terrain moins accidenté. Au loin, il aperçut des troupeaux de bétail et des bergers qui le regardaient venir. Il s’avança vers eux en courbant le dos en signe de salut.

En ce matin sur les bords du Nil, dans la ville d’Akhénaton, le grand palais du Pharaon semblait abandonné. Dans la salle du trône, pensif, Smenkhka-Ré regardait les derniers courtisans de son frère courir, affolés, les yeux hagards, dans les couloirs du palais. Même les jardins, d’habitude si animés par le son des instruments de musique, restaient figés dans un silence inquiétant. Quand Bekanchos reçut le frère d’Akhenaton dans le temple d’Amon à Thèbes, celui-ci lui confia que le Pharaon ce matin était parti et avait laissé le trône. Akhenaton lui avait confié :

– Je veux simplement partir avec mes fidèles. Enfin, avec le peuple qui croit encore en Aton. Je vous annonce que le trône de Pharaon est libre et qu’il peut être occupé maintenant par quelqu’un d’autre.

– Enfin, dit le grand prêtre, je tiens ma revanche. Et sa Néfertiti où est-elle? La pire des deux celle-là!

Smenkhka-Ré intervint et lui rappela sa promesse de ne rien faire contre la famille d’Akhenaton.

– Ce qui est dit est dit, soupira Bekanchos. Alors maintenant

que nous sommes sûrs qu'il n'ira pas reconstruire un royaume vers le pays de Kouch, où veut-il aller ton pharaon ?

– Vers la mer rouge et le pays de Palestine, souffla Smenkhka-Ré.

– Qu'il s'en aille après ses dix-sept années de règne. Mais qu'il s'en aille vite ! ainsi parla Bekanchos.

Dans les temps troubles qui suivirent le départ d'Akhenaton, derrière la grande ville de T'ell Armarna, les partisans d'Aton s'étaient rassemblés pour marcher vers la Palestine.

Soutenu par son grand bâton, l'homme avec sa barbe et sa longue figure se tourna et rassura la foule.

– Notre Dieu pourvoira à tous nos besoins. Faites venir à moi les pauvres, ils seront les premiers servis.

Toute la foule attentive suivit l'homme qui levait son grand bâton vers le ciel. Il priait à haute voix.

– Oh ! Dieu unique dont la puissance est unique ! Tu a créé la terre selon ton cœur, toi seul avec les hommes et les bêtes.

En priant ils disparurent dans les dunes du désert vers la Mer Rouge.

Loin, très loin de l'Égypte, N'Ba le pygmée, fidèle à la promesse qu'il avait faite à Souty, continua à marcher et à franchir la sixième et dernière cataracte sans être rattrapé par les prêtres d'Amon. Quand enfin il arriva en vue d'une certaine ville, il put montrer le précieux papyrus et se faire guider devant les souverains de ce nouveau royaume. Il leur expliqua sa mission. Que le Pharaon souhaitait trouver refuge loin de l'Égypte pour protéger sa famille. On suppose que

N'Ba, libéré de toute obligation, put enfin songer à retrouver le chemin de son pays et oublier la perte de ses amis et cette triste aventure.

Mois de janvier 2005, dans le désert à l'ouest de Thèbes, Egypte

Ce matin de janvier, dans le souffle du vent du désert, une quinzaine d'hommes s'affairaient autour de trois camions bâchés, dans le cul de sac d'un défilé rocheux.

« Fissa! Fissa! », scandait un des hommes qui paraissait être le chef. Son regard inquiet tournait vers les dunes aux alentours. Des piles de caisses s'entassaient au fur et à mesure aux pieds des véhicules. Couverts de leurs chèches pour se protéger du vent et du sable, les hommes en file indienne ramassaient la cargaison. Ils se dirigeaient ensuite vers le fond de l'oued asséché pour se perdre dans un trou dans la roche. D'autres encore les attendaient au fond de la cavité et ils entreposaient soigneusement ces caisses pour les recouvrir de bâches. Vers midi, ayant terminé leur déchargement, ils eurent soin de boucher l'entrée du tunnel avec de grosses pierres et d'effacer les traces laissées dans le sable. Les hommes remontèrent dans les camions et la colonne de véhicules reparti sur la route du sud vers le Soudan.

Avril 2007, deux ans plus tard, grottes dans les montagnes, ville de Sharan au nord-ouest de l'Afghanistan près du Pakistan

Yousuf se glissa dans l'étroit boyau et fit un signe à la sentinelle qui gardait l'entrée. Il se dirigea à petits pas vers le fond de la grotte. De chaque côté des parois humides, des caisses de munitions et des missiles Sterling encadraient son chemin. Rajustant son shalwar sans manches, il plissa les yeux. Malgré qu'il soit venu plusieurs fois consulter le guide spirituel, il n'arrivait toujours pas à se repérer dans ce dédale de tunnels. Seul le bruit du groupe électrogène qui alimentait les rares lampes qui pendaient du plafond, troublait le silence de la grotte. Il rencontra encore un garde qui le fouilla de la tête aux pieds. L'homme lui montra un nouveau chemin parmi d'autres. Son guide spirituel changeait continuellement de place dans cette immense grotte avec ses souterrains qui menaient en cas d'attaque vers le refuge tout proche du Pakistan. Des hommes accroupis devant un feu tournèrent leur regard en le voyant arriver. L'un deux ramassa son pistolet mitrailleur Madsen d'origine yougoslave et se leva, l'empêchant d'aller plus loin.

– Que lui veux-tu encore, Yousuf? Tu sais que notre illustre se repose!

Personne ne faisait confiance à personne dès que l'on s'approchait de Lui, depuis le temps où d'autres proches avaient tenté déjà de le supprimer dans un lieu pourtant bien protégé.

Yousuf, négligemment, fit un geste de la main.

– Mchi! Nadir! C'est lui qui m'a dit de venir.

Maugréant, l'autre lui tourna le dos et dit :

– Attends là.

En quelques pas, il disparut derrière un pan de rideau tenu par deux piquets en bois et qui cachait un autre réduit. Enfin, au bout d'un moment, le coin du rideau se souleva et de la tête de Nadir lui fit signe d'entrée. Dans la pénombre de la lampe à pétrole, Yousuf reconnut l'homme assis en tailleur. Comme à son habitude, il portait toujours sa grande djellaba blanche. La longue barbe grise lui allongeait encore son visage émacié. Les yeux fermés et la tête baissée, il semblait dormir sous une jetée de couverture. Respectueusement, l'Afghan s'agenouilla devant l'homme et baisa avec ferveur un bout de l'habit blanc en récitant une sourate. Il attendit lui aussi les yeux baissés. Un murmure parut sortir de la bouche de l'homme assis en tailleur. Il ouvrit la bouche :

– Va Nadir, dit-il au garde.

L'autre sortit en se courbant. Yousuf resta seul avec le guide. Sans bouger la tête, l'homme en blanc continua :

– Viens près de moi, Yousuf, et écoute, j'ai une mission à te confier.

Comme à chaque fois que le guide lui confiait une mission, il s'approcha de lui et colla presque son oreille à la bouche de l'autre. Le murmure reprit.

– Un Nesrani (Un Chrétien) venu d'Europe fouille dans le sable. Il semble vouloir démontrer que Moïse n'est qu'un pharaon et que la fuite des Juifs d'Égypte n'existe pas. Ces Juifs qui fuyaient n'étaient en réalité que des Égyptiens qui étaient pourchassés par d'autres Égyptiens. Cela est bon pour notre cause. Que le monde entier apprenne que les dix commandements ont été écrits par un pharaon égyptien. Cela déstabiliserait tous les textes et les croyances

judéo-chrétiennes. Va ! Aide ce Nesrani à trouver des preuves, que la religion des impies est un tissu de mensonges. Tu auras des instructions sur place en Égypte.

Malgré ses études à l'institut stratégique au sein de l'université d'Islamabad, il ne comprenait pas toujours les enjeux politiques des actions que lui confiait l'homme en djellaba blanche. Bien qu'un peu surpris par sa nouvelle mission, rien n'apparut sur son visage buriné. Quand le murmure de l'homme assis en tailleur cessa, le Pachtoune, sans rien dire, se leva et s'inclina pour saluer. En levant le pan du rideau, il passa devant le groupe d'hommes toujours assis et sans les regarder. Il s'enfonça dans le boyau qui menait vers la sortie. Bien qu'habitué à l'air vif des montagnes enneigées, le vent froid le surprit. Le garde qui était natif de la même région que lui et qu'il connaissait fit un mouvement de la main en direction de la vallée. En bas, plus loin, de vieux et d'anciens camions russes chargés de ballots et de gens remontaient par la route de Sharan vers Gardez pour passer ensuite vers la passe de Khyber et le Pakistan.

– Chouf ! Dépêche-toi Yousuf, tu auras peut-être la chance d'en prendre un, lui dit-il en riant.

Sans répondre et tout en jetant un regard suspicieux sur le ciel et les environs, camouflé par de gros rochers, le Patchoune commença à revêtir une robe qui tombait sur le sol. Cachant ses pieds chaussés de mocassins en peau de mouton, il enfila son pakol (la Burka traditionnelle des femmes afghanes). Il savait par expérience qu'aucune troupe d'occupation ne lui demanderait, par respect, de lever le voile. Ainsi déguisé, il commença à descendre par petits bonds les pentes rocailleuses de la montagne. Sur la route poussiéreuse, il remonta

sur le côté la file de camions, et sans trop cacher sa voix masculine, il ordonna à un chauffeur de lui faire une place près du siège avant. Au ton impératif, l'autre ouvrit la portière sans poser de questions, et Yousuf monta d'un bond dans la cabine. Le chauffeur, lui aussi Patchoune, savait que toute la région était infestée de Talibans et que sous ce déguisement se cachait un homme, mais il ne voulait pas se mêler de tout cela. Poser trop de question ne pouvait que lui attirer des ennuis. La vie d'un homme dans cette région comptait peu, et sur cette sage réflexion, il embraya.

Le camion reprit la route pour Gardez. Bien sûr, il fallait passer encore la passe de Khyber, gardée par les troupes d'occupation, pour arriver à Peshawar. Mais sous son déguisement, il ne risquait pas grand-chose, pensait le Taliban. Enfin, au bout de deux heures de route, le camion atteignit le barrage de la frontière du Pakistan. La file de véhicules encombrait la route. Des centaines de gens tentaient de passer le barrage de soldats. Certains déjà rebroussaient chemin car sans carte de séjour ni même de papiers d'identité, impossible de rentrer au Pakistan. Le camion de Yousuf arriva à son tour devant les chicanes en barbelés.

– Asma ! dit doucement le Taliban au conducteur. Tu as des papiers, j'espère ?

L'autre fit un signe affirmatif de la tête.

– Dis-leur que je suis ton épouse et qu'on va voir de la famille à Peshawar.

Le soldat étranger s'approcha, jetant un rapide coup d'œil à l'intérieur. Il examina les papiers, puis fit signe à un autre garde d'ouvrir le barrage et de laisser passer le véhicule. Le passage de la frontière du Pakistan ne fut qu'une formalité,

après une demi-heure de route, le camion le déposa près du fort Bala Hisar dans Peshawar. Marchant dans les rues grouillantes de monde, il jetait un regard de temps à autre derrière lui pour être certain que personne ne le suivait. Il prit naturellement les petites ruelles qui aboutissent au bazar Meena. Les échoppes se côtoyaient à perte de vue dans les venelles. Peshawar restait la plaque tournante de la drogue et du trafic international d'armes de toute la région. En entrant dans l'une d'elles, Yousuf ôta son camouflage de femme afghane et appela :

– Omar! Je suis arrivé... C'est Yousuf.

– *Awa!* (Viens) Yousuf, tu es de retour? *Chorb la theille* (Tu bois du thé)?

– *Là! Là!* (Non) Mon bon Omar... J'ai besoin d'un passeport. Fissa! Fissa! (Vite) Et des euros aussi.

L'homme, sans sourciller, repartit derrière son bazar. Yousuf s'accroupit et attendit. Un bon moment se passa, un homme entra dans l'échoppe, mais ne voyant pas le propriétaire, il s'en alla en refermant la porte. Enfin, Omar revint en tenant un passeport à la main.

– Oh ce n'est pas les nouveaux passeports biométriques. Mais je l'ai fait exprès, dit-il en souriant. Cela te permettra de voyager avec moins de risques. Avec je t'ai mis l'argent demandé, et aussi des roupies pakistanaises.

– *Choukran* (Merci) Omar! Que Dieu soit avec toi.

Et le Taliban, tout en prenant le paquet, rajusta son Pakol et s'en alla sans plus ajouter un mot. En arrivant à l'aéroport d'Islamabad par le car de Peshawar, distant de cent cinquante kilomètres, Yousuf prit ensuite l'avion d'une compagnie

aérienne étrangère pour arriver au plus vite à Karachi. Devant le tableau électronique de l'aéroport, il leva la tête et consulta les départs pour le Caire.

Mois d'avril de la même année

Les Grands journaux internationaux titraient : « Des touristes visés au Caire en Égypte. » Les trois terroristes responsables de l'attentat sont tués par les forces de l'ordre. Arrestation de deux cents personnes par la police. Plusieurs sont expulsées d'Égypte.

Près de Thèbes en Égypte, mois de mai, année 2007

Depuis longtemps, l'homme marchait d'un pas hagard sous le soleil. La peau brûlée de son visage montrait ses souffrances et le temps qu'il avait dû passer à retrouver son chemin dans le désert. Comment avait-il pu se retrouver seul perdu, lui jeune égyptologue venu de France pour découvrir les mystères de l'Égypte antique ? À Thèbes, depuis des mois, ils avaient fouillé le sable avec son équipe sur le bord du fleuve éternel à la recherche des sépultures d'Akhenaton et de son épouse Néfertiti. Puis un matin il était parti seul à

cheval, insouciant, pour découvrir le soleil rouge qui se levait sur les bords du fleuve du Nil éternel. Une tempête de sable s'était levée peu après son départ. Depuis égaré, sans sa monture, après qu'il fût tombé pour avoir franchi un escarpement rocheux, il subissait les rayons de l'astre solaire. Épuisé, sans eau, n'ayant plus la force de remonter les parois abruptes de l'oued, l'homme, le souffle court et le pas hésitant, continua à suivre le fond de l'ancien cours d'eau. Les yeux brûlés par les rayons du soleil, il s'avança, vacillant vers ce qu'il prit pour une tache d'ombre faite par le promontoire d'un rocher. Un souffle d'air frais le surprit quand il s'écroula délirant dans une sorte de tunnel dallé.

Au bout d'un long moment, il sortit de son évanouissement. Il attendit sur le dos, son corps refroidi enfin par le souffle d'un vent frais qui sortait du boyau. Quand il ouvrit les yeux, il remarqua des peintures sur les dalles au-dessus de sa tête. Semblant réfléchir, il tourna la tête vers l'extérieur. La chaleur et les pierres brûlantes l'attendaient. Oubliant un moment la soif qui le torturait, poussé par son instinct de scientifique, il s'enfonça à quatre pattes dans la fraîcheur toute relative du tunnel. Les genoux et les mains étaient meurtris par les dalles et les morceaux de pierres qui étaient tombés de la voûte. Il continua à se traîner, toujours à quatre pattes dans le boyau qui s'enfonçait sous la terre. La poussière en suspension provoqua en lui une quinte de toux. À bout de souffle, il se retourna sur le dos, fouillant précipitamment dans la poche de sa veste à la recherche d'allumettes. Enfin il craqua l'une d'elles et un petit falot éclaira un court instant quelques fresques sur les pierres disjointes. « Ouf! Allez! se dit-il, encore quelques mètres et je retournerai vers la sortie et

la chaleur. » Tout en s'encourageant, il rampa sur les coudes en évitant de gros blocs de calcaire qui s'étaient effondrés du toit de la galerie. En regardant sa montre, il s'aperçut que cela faisait plus d'une heure maintenant qu'il était dans le boyau. Le tunnel de pierres s'était agrandi. Il le sentait car il ne pouvait plus toucher les parois de chaque côté comme il le faisait quelques minutes plus tôt. À tâtons, aidé par un rais de lumière qui tombait maintenant du plafond, il remarqua soudain qu'il pouvait se tenir debout.

Craquant encore une autre allumette, il devina par terre sous ses pieds des objets cassés et épars. Ramassant un morceau de quelque chose qu'il prit pour du tissu, il l'alluma avec l'allumette qui finissait de se consumer, il pouvait enfin explorer la cavité. Malgré le peu de lumière qui se diffusait dans la pièce, il reconnut de grands morceaux de planches. Il douta un moment que cela puisse faire partie de l'encadrement d'un sarcophage. La gorge nouée par sa découverte, il ne sentait plus maintenant ni la soif ni sa fatigue. Il plongea ses mains dans le sol pour récupérer un nouveau bout de tissu afin de le brûler et d'éclairer sa fabuleuse découverte. Il tenait enfin quelque chose, lui qui depuis trois ans s'acharnait à creuser inutilement plus loin là-bas vers Thèbes.

Assis en tailleur, il se pencha, et tendant ses bras, il ramena vers lui des objets cassés qui se trouvaient à portée de lui. Mais tout semblait avoir été impitoyablement fracassé. Broyé même comme si on avait voulu châtier l'être momifié. Pour que l'on oublie même jusqu'à son existence. Avant que le tissu ne se consume, il entassa rapidement des morceaux de grès qui formaient auparavant un grand sarcophage en pierre. Des bandelettes avaient été déroulées et les os du mort

éparpillés afin que celui-ci ne puisse plus retrouver le chemin qui mène à la vie dans l'au-delà, comme il est dit dans le livre des morts. Il trouva aussi des morceaux de colliers en lapis lazuli cassés et des restes d'objets en or brûlés et informes. Il fourra machinalement dans la poche de son pantalon quelques papyrus partiellement brûlés et déchirés. Qui donc avait pu se trouver là et qui avait bien pu saccager ce tombeau et le sarcophage sans emporter le moindre objet précieux, comme le faisaient couramment les pilliers de tombes à l'époque? Le souffle court, les yeux rougis par la poussière, il rassembla et tria des débris, mais aucune indication ne put ôter le mystère de ce personnage qu'on avait amené si loin de la vallée des rois et des nécropoles habituelles des pharaons d'Égypte.

Épuisé et un peu déçu par ses recherches dans la tombe, où rien n'avait pu révéler l'identité de ce personnage mystérieux à qui on avait enlevé le droit d'une vie après la mort, il se résolut à retourner vers la sortie du boyau. Baissant la tête pour se retrouver à nouveau à quatre pattes, il sursauta. Sous son genou, il avait senti une pierre qui avait entamé sa chair. Grattant le sol mêlé de sable et de gravas, il referma sa main sur une petite statuette apparemment encore entière. N'ayant pas le courage d'allumer une nouvelle allumette, il se glissa dans le tunnel en sens inverse. Quand il surgit enfin de la cavité, il vit que le soleil s'était couché et que l'oued était complètement plongé dans le noir. Malgré les efforts qu'il avait dû déployer pour ramper et se glisser dans le boyau du tombeau, la fraîcheur du tunnel l'avait quand même reposé. La soif recommença à le torturer. Hésitant un moment, il se décida à repartir, suivant machinalement les parois de la

gorge de ces contreforts montagneux. D'un pas d'automate, il poursuivit le chemin en se tordant les chevilles sur des gros cailloux qui jonchaient le sol, évitant plusieurs fois de grandes formes, qu'il prit pour des gros rochers. Sa marche chaotique dans la nuit l'amena au fond d'un cul de sac qui encadrait des formes plus ou moins géométriques. Il s'allongea, épuisé, sur une sorte de dalle rocheuse. Il se réveilla le lendemain, le soleil dardait déjà ses rayons. Mais l'ombre des parois de granit protégeait encore la gorge là où il se trouvait. Sans bouger son corps, son regard fit lentement un tour d'horizon. Émergeant de sa torpeur, il reconnut le ravin où il était la veille. Se redressant sur ses coudes, il laissa son regard se perdre dans les dunes.

D'un bond, il fut sur ses jambes. Une allée de colonnes cassées encadrait la ravine. Ce qu'il avait pris dans le noir la veille pour des gros rochers était en fin de compte des stèles encadrant une grande allée dallée. Tournant la tête vers le fond du cul de sac, il aperçut encore des colonnes enfouies dans le sable encadrant l'entrée d'un temple recouvert en grande partie par le sable d'une dune. Excité par cette grande découverte, il courut vers des colonnes enfouies où apparaissaient encore des fresques et des effigies. On reconnaissait la silhouette longiligne d'Akhenaton et de sa famille.

Fouillant dans la poche de son pantalon, il ressortit la petite statuette qu'il avait trouvée dans le tombeau. Comparant sa statue et les formes des êtres peints sur les stèles, il reconnut en un instant la belle Néfertiti, l'épouse d'Akhenaton. La tête bourdonnante à la vue de cette incroyable découverte, il commença à grimper sur la dune pour enfin atteindre le haut du ravin et découvrir que des colonnes cassées campaient

de guingois sur une centaine de mètres dans l'immense désert. Le vent avait dû les découvrir lors de la soudaine tempête dans laquelle il s'était perdu. Personne jusqu'à présent n'avait pu trouver la tombe du pharaon oublié. Il restait persuadé que les restes éparpillés étaient ceux d'Akhenaton. Le jeune homme, soucieux de se souvenir de l'emplacement de la ravine et du tombeau dans le tunnel, s'efforça de mémoriser l'endroit exact de ce site fabuleux pour lui, jeune égyptologue. Enfin il pourrait revenir sur les lieux et asseoir la théorie de sa thèse sur les similitudes et les implications de la croyance amarnienne dans la religion judéo-chrétienne. Il pourrait selon lui rétablir la vérité sur Moïse qui n'était pour lui qu'Akhenaton, s'enfuyant avec ses fidèles dans le désert pour éviter la colère des prêtres de Thèbes. Continuant son exploration sans plus s'occuper de la chaleur ni de la soif qui le torturait, il s'enfonça une nouvelle fois dans le sable du désert. Plus tard encore, des Fellahs retrouvèrent François Bressanger délirant, presque mort, parlant d'une ancienne cité enfouie et oubliée sous des sables millénaires. D'un pharaon et de sa belle épouse reniés à jamais pour avoir cru à un seul Dieu.

Egypte, juillet 2007

Plus tard, l'égyptologue, soigné et guéri de ses brûlures, revint à Thèbes en Egypte pour finir ses recherches. Sous la tente, le soir au campement, il se penchait en cachette sur les photocopies de morceaux de papyrus qu'il avait récupérés dans la tombe. Là où il y avait trouvé toutes ces stèles à la gloire d'Akhenaton et de son épouse. Malgré sa persévérance et l'assistance de son équipe et du matériel satellitaire de recherche mis à sa disposition, il n'arrivait plus à retrouver le site qu'il avait mis à jour lorsqu'il s'était perdu dans le désert. Mais ne dit-on pas que les autres membres de l'équipe l'entendaient souvent rêver la nuit de cette femme drapée de voiles transparents qui venait le hanter? La belle Tadoupika était-elle revenue?

Paris, septembre 2007, département d'égyptologie du Collège de France

N'ayant jamais pu retrouver l'emplacement du site qu'il avait découvert, et ayant dépensé tout son pécule octroyé par l'IRD (Institut de Recherches et Développement), le vague à l'âme, en ce jeudi 20 septembre, François Bressanger se retrouvait ballotté par les soubresauts du métro. Il relisait d'un œil désabusé quelques pages des photocopies des manuscrits qu'il avait trouvés dans la grotte en Egypte. À son retour au Collège de France et d'égyptologie de Paris, son mentor et maître de thèse, Pierre Decombelle, l'avait chaudement félicité pour avoir ramené ses hiéroglyphes qui revenaient maintenant de plein droit au département d'égyptologie dont il avait la charge.

Ces manuscrits trouvés dans la tombe n'auraient jamais dû quitter l'Égypte. Mais l'évacuation sanitaire précipitée du jeune archéologue dans un hôpital de la région parisienne, après sa mésaventure dans le désert égyptien, avait quelque peu bouleversé les règlements internationaux sur les antiquités égyptiennes. En fait, les papyrus étaient restés tout simplement dans la poche du pantalon de Bressanger et comme personne ne semblait les réclamer, les deux égyptologues pouvaient maintenant les examiner à loisir. Faire toutes les analyses cryptographiques, d'électrophorèses et les passer au microscope à balayage électronique, études très poussées qui s'imposaient face à une telle découverte. Protégés dans une boîte en verre exempte d'air et sous une lumière froide, ces documents millénaires reposeraient bientôt dans un coffre de la bibliothèque aux deux mille quatre cent œuvres conservées hermétiquement au département Collégial de France.

Bressanger, après être sorti de la bouche du métro, s'engagea rue des Bernardins et se dirigea directement, en arrivant au département d'égyptologie, vers le bureau du professeur Decombelle. Quand il frappa sur la porte vitrée, le vieux professeur l'attendait assis dans son vieux fauteuil en cuir éculé.

– Entrez, François, ces papyrus sont passionnants. Mais comme on en a déjà parlé plusieurs fois, l'incendie les a rendus plus coriaces au temps. Cependant, reprit Decombelle, beaucoup d'incertitudes restent à découvrir sur leur contenu. Trop de manques sur ces documents, fit-il en repoussant les photocopies d'un geste d'énervement.

Interloqué par les propos de son maître, François, bien que sachant les œuvres fortement endommagées, ne put que réagir :

– Mais... monsieur on y voit quand même les psaumes à Aton, ce qui a permis à mon avis d'écrire certaines prières chrétiennes. Et puis si on reprend les thèses de Sigmund Freud et de Karl Abraham, une similitude étonnante existe entre Akhenaton et Moïse. On le sait, Moïse était à la même période à la Cour des Pharaons et il y est resté un bon moment, cela vous ne pouvez le nier, monsieur.

– Certes, certes, mon bon François! Mais vous comprendrez que je ne peux pas engager la réputation du Collège et la mienne sur une thèse. En particulier la vôtre. Sur des allégations de mots empruntés à des prières dédiées à Aton. François, malgré votre volonté et vos diplômes, tout cela ne pèsera pas lourd face au scepticisme des autres confrères égyptologues. Et surtout aux levées de boucliers du clergé de Rome qui ne verra qu'une attaque de plus contre l'Église. Vous n'êtes pas conscient que vous allez jeter un pavé dans

la mare de la religion judéo-chrétienne. N'oubliez pas que Moïse reste l'initiateur des dix commandements. Je vous accorde que les circonstances sont troublantes. Moïse se trouvait bien effectivement à la Cour d'Aménophis IV (Akhenaton), mais je n'ose penser aux réactions nationales et même internationales, souffla inquiet Decombelle. Non ! Comprenez-moi bien. Il nous faut d'autres arguments plus solides et surtout incontestables pour donner de la crédibilité à vos affirmations. Allons François, rien n'est encore fait, reprit Decombelle, vous aurez l'occasion de retourner l'année prochaine sur vos fouilles. Près de Thèbes en Egypte, sourit le Professeur, qui voyait Bressanger faire grise mine. Pour l'instant, ne parlez à personne de vos trouvailles. Surtout pas à votre équipe qui était sur place avec vous. Restez sur la découverte de la tombe de votre Pharaon Akhenaton et rien d'autre.

Paris 12 janvier 2008

Les mois étaient passés au Collège d'égyptologie de Paris et François Bressanger avait rongé son frein comme lui avait conseillé son professeur. Les papyrus n'avaient pas révélé grand-chose de plus. Bien sûr, les deux égyptologues les avaient passés au Carbone 14, la date mise en évidence correspondait bien à l'époque d'Akhenaton et de Néfertiti, son épouse. François avait comparé les textes écrits à la gloire d'Aton. Les cantiques chrétiens n'avaient rien révélé sur Moïse ni sur Akhenaton le Pharaon.

Un jour pourtant, alors qu'il formulait encore des hypothèses sur la finalité de sa thèse, qu'il avait commencée déjà depuis

quatre longues années, le Professeur Decombelle entra dans son petit bureau, la mine réjouie.

– Vous avez de la chance, François. L'IRD a renouvelé la bourse d'études pour vos recherches sur Akhenaton. Évitez, si vous retournez là-bas, de parler à quiconque des analogies entre Akhenaton et qui vous savez bien sûr, tant que vous n'aurez pas retrouvé le site et surtout des preuves plus concrètes. Pour l'instant, je vous le redis, restez muet comme un tombeau c'est le cas de le dire.

Dans les jours qui suivirent, François n'eut de cesse que de préparer son voyage et de passer des coups de téléphone pour reformer son équipe avec les deux égyptologues qui l'avaient accompagné lors de son dernier voyage.

Ainsi vers le mois de mars, l'équipe au complet, avec tout le matériel de fouille, était prête à partir, Bressanger ayant reçu les autorisations du Collège de France et celles d'Egypte. Le Département des fouilles et recherches Archéologiques du Caire lui avait renouvelé aussi son accord pour continuer ses fouilles sur Néfertiti et Akhenaton dans la région de Thèbes.

La veille du départ du jeune égyptologue, Decombelle fit ses dernières recommandations.

– À votre arrivée, n'oubliez pas de foncer directement au département des fouilles au Caire. Aziz Boutouf est très en colère après vous. Depuis que vous êtes parti d'Egypte sans lui donner de nouvelles sur l'avancée de vos travaux, je crois qu'il se doute que vous avez ramené « quelque chose » sans même lui en parler ou en demander l'autorisation. Rassurez-le et surtout calmez ce petit homme influent, sans lui plus de fouille ni de thèse. Allez, je vous laisse, reprit le

Professeur. Bon séjour là-bas, soyez quand même prudent avec tous ces attentats.

François leva un instant la tête de ses papiers, sourit et fit un signe qui voulait tout dire.

Le lendemain, l'équipe et le matériel furent embarqués dans l'avion d'Egypte Air. Sitôt arrivé au Caire, laissant le soin aux autres hommes d'entasser les caisses remplies de pelles et de tamis dans les 4x4, pour les acheminer avec tout le matériel sur le site de Thèbes. Bressanger suivit les conseils de son professeur de thèse et se dirigea vers le musée, gravissant rapidement les escaliers qui menaient au département d'archéologie situé à côté du musée du Caire afin d'y retrouver Aziz Boutouf qui régnait en maître sur son département. Le petit homme était bien enveloppé mais gardait l'œil vif et le ton sec. Il accueillit fraîchement l'archéologue.

– Alors! Monsieur Bressanger, plus de nouvelles de vous depuis des mois et vous voilà enfin... Sachez que si cela ne tenait qu'à moi, vous ne seriez jamais revenu en Egypte. Mais vous avez ici ou ailleurs des gens qui vous soutiennent *Inh Challa!* Je vous préviens, je veux être au courant de toutes vos fouilles. Et surtout, reprit Aziz l'œil soupçonneux, même si vous êtes malade ou que vous partez pour une raison ou une autre comme l'autre fois, ne ramenez rien chez vous en France. Tout, je dis bien tout, doit rester ici chez nous.

– Je vous assure, monsieur Boutouf, que je vous ai tout dit sur les recherches que nous effectuons... Et je n'ai rien emporté avec moi, dit mollement François, baissant les yeux hypocritement.

En sortant du bureau du conservateur, l'air chaud de la rue lui fit du bien. Boutouf le mettait toujours mal à l'aise.

– Bon! Allons retrouver le désert et essayons de retrouver ce

foutu tunnel, que j'en finisse une bonne fois pour toutes, se dit-il en cherchant du regard son 4x4 double cabine.

Pendant que Bressanger, dehors, redescendait les marches d'escaliers, Aziz, son téléphone satellite à l'oreille, debout derrière la fenêtre, regardait l'égyptologue s'éloigner.

– Asma! Il vient de partir. Oui je suis pratiquement certain qu'il va le retrouver. Oui vénéré, personne ne doit jamais savoir ce qu'il y a de caché là-bas. Oui, nous risquons de tout perdre. Fais-moi confiance, continua Aziz, je m'en occupe. L'homme envoyé est déjà arrivé? Je te tiens au courant... *Inh Challa...* Vénéré Maître.

Responsable de la cellule Sud Est Asiatique, agence du Caire Egypte

– Oui, c’est bien lui! C’est Yousuf, on en est sûrs. Il est en Egypte depuis quelques mois déjà. Dites-le à votre patron de la DDSE à Paris. C’est un de nos agents qui nous l’a confirmé. Il s’intéresse à un de vos ressortissants, un égyptologue, paraît-il. Qui fait des fouilles dans le désert. Non, on ne peut rien faire actuellement, on le suit de loin. En espérant le coincer, mais il y a peu de chances à mon avis... Trop malin ce gars.

Quelques jours plus tard, 15 janvier 2008

L’homme grand et massif leva la tête devant le parvis du Collège de France. Arrivé à l’intérieur, il continua dans la direction du bureau que lui avait montré la standardiste dès l’entrée. Sans attendre, il frappa à la porte vitrée et entra sans attendre de réponse. Pendant que Decombelle faisait mine de se lever du fauteuil, l’autre entama :

– Professeur Decombelle, je suppose ?

– Vous supposez bien, que me vaut cette entrée soudaine ?

En montrant sa carte barrée de bleu blanc rouge, l'homme se passa la main sur sa tête dégarnie faisant mine de réfléchir. En plantant ses yeux délavés dans ceux du professeur, il dit doucement :

– D'après ce que nous savons... Mais d'abord une chose, votre bureau est-il sûr ? reprit-il en jetant un regard sur la pièce. Sommes-nous sûrs de ne pas être dérangés, du moins pour un moment ?

– Certainement, répondit Decombelle, dubitatif.

– Cela restera entre nous, Professeur, mais sur quelles recherches votre gars en Egypte travaille-t-il ?

La question laissa Decombelle pantois.

– Mais que... Qui ? Vous voulez parler de François ? Ah ! Ah ! Mais il fouille pour trouver la tombe d'un pharaon appelé Akhenaton, s'exclama Decombelle. Rien de méchant. Mais qui cela peut-il intéresser ? Enfin, dit mi-figue mi-raisin le Professeur, entre nous il n'est pas prêt à mon avis de la trouver. Il a une bourse de l'I.R.D. Alors... Le Collège ne déboursa rien tant mieux. Cela nous va parfaitement.

– Détrompez vous, fit l'homme à la calvitie, cela doit intéresser sûrement quelqu'un, puisqu'un certain Yousuf est arrivé d'Afghanistan. Et depuis qu'il est arrivé au Caire, ce Yousuf, extrémiste de métier si l'on peut s'exprimer ainsi, suit votre bonhomme comme son ombre.

– Écoutez, je vous le répète, François Bressanger ne fait rien d'extraordinaire. Il fouille le sable comme des centaines d'égyptologues. Faut-il le faire rentrer ? questionna le Professeur.

– Non ! Rien à craindre pour l'instant Professeur, mais tenez-moi au courant. Si ce Bressanger vous appelle ou découvre par hasard quelque chose d'anormal. Mais surtout ne lui dites rien, cela pourrait l'affoler inutilement.

Resté seul après le départ de l'homme à la calvitie, Decombelle se mit à réfléchir et décrocha soudainement son téléphone.

– Le clergé de Paris, fit-il à la standardiste du Collège de Paris.

15 janvier 2008, dans les Grottes en Afghanistan

– Amir ! Amir ! *Alloua ména* ! (Viens ici) Le vénéré veut te voir de suite, cria le garde de l'endroit d'où le feu brûlait.

L'homme, le teint clair, arriva. C'était un Égyptien responsable des actions terroristes au Pakistan. Il leva le rideau de la petite grotte au fond du tunnel et s'assit respectueusement près de l'homme à la djellaba et à la grande barbe.

– Amir ! Mon ami, tu vas retrouver cette cargaison car cette imbécile, ce camel (chameau) de Nassir s'est fait tuer avec les autres dans l'attentat du Caire. Même sa sœur en est morte, lui seul savait où se trouvaient les caisses. Ceux qui l'accompagnaient n'étaient que des exécutants soudanais. Il faut attendre dans l'ombre Amir, murmura l'homme à la barbe. Prends l'avion et va en Arabie pour l'instant. Quelqu'un te prévendra quand cela sera le moment. Surtout ne laisse personne sur place. Personne ne doit revenir vivant. Tu as entendu ?

– Oui ! Vénéré j'ai entendu. Personne ne reviendra du désert, répondit l'Égyptien.

– C'est bien, Amir ! Va maintenant.

25 janvier 2008, campement de fouilles Thèbes Egypte

Bressanger avait repris les cartes des fouilles et essayait avec les autres membres de l'équipe de reconstituer le parcours à cheval qu'il avait fait quand il s'était perdu.

– Allons! Messieurs, une fois encore penchons-nous sur les repères géodésiques. Ceux-ci pourraient nous conduire à un escarpement rocheux plus profond que les autres. Il faut le retrouver sinon adieu les subventions de l'IRD.

Dehors, les Fellahs, rassemblés devant les tentes, attendaient les consignes pour pouvoir monter dans les 4x4 et commencer à creuser là où on leur dirait. Yousuf n'avait pas eu de mal à se faire embaucher pour creuser le sable. L'expédition manquait de bras. Les autres travailleurs parlaient peu à cause de la chaleur et du vent de sable. Cela l'arrangeait parfaitement. Sans attirer l'attention, Yousuf s'arrangeait toujours pour glisser une information à l'autre égyptologue que Bressanger. Indications approximatives sur le lieu supposé du site. Tissot, l'autre égyptologue, était satisfait de ces plausibles endroits de recherche afin de se pavaner devant Bressanger.

Pour le jeune homme, le coup de téléphone reçu par satellite de son Professeur en France l'avait carrément intrigué. D'habitude il n'appelait jamais pour avoir de ses nouvelles. À trente ans, François n'en était pas à sa première mission en Égypte, et jusqu'à présent il avait toujours rempli celles qu'on lui avait confiées.

– Pourquoi tant de questions sur mes recherches? Bah! se dit-il, il a peut-être peur que je dévoile mon sujet de thèse aux autres.

Pierre Dentremond, un des assistants de Bressenger, s'approcha de Julien Tissot, celui qui donnait des bases de recherche à François. Il lui glissa doucement dans l'oreille :

– Tu n'en as pas marre de lui lécher les pieds et de lui mâcher tout le travail? Tu le sais bien, avec son secret de polichinelle, il veut démontrer que Moïse est Akhenaton.

L'autre, décontenancé, regarda en biais Dentremond.

– Comment sais-tu tout cela toi? Et puis, qu'est-ce que cela te fait que je l'aide à trouver la tombe d'Akhenaton?

– Ce que cela me fait, imbécile! Tu es catholique comme moi. Et avec tous les papiers qu'il laisse traîner sous sa tente, j'ai lu et fait des photocopies que j'ai déjà envoyées en France. Dentremond continua, les dents serrées :

– Si tout cela est vrai, je n'ai pas envie que toutes les autres religions se foutent de nous. Tu comprends? De toute façon, j'en ai parlé à qui de droit et le clergé de Paris est déjà mis au courant de ces hypothèses absurdes qui ne nous feront que du mal.

Tissot, gêné, balbutia :

– Je sais qu'il n'est pas chrétien, mais il est honnête...

– Imbécile, reprit Dentremond, celui qui profite de la bourse

de l'IRD, c'est lui, Bressanger. En attendant, je te donne un bon conseil, reste loin de lui, tu risques d'avoir de graves problèmes dans ton métier d'archéologue. Et même plus peut-être, dit-il en s'éloignant en colère.

Février 2008, archevêché de Paris

D'un pas feutré, l'homme en soutane passa sous le lustre en verre de l'un des grands couloirs de l'illustre maison du clergé de Paris. Il s'arrêta devant une grande porte en bois lustrée. D'un petit coup de doigt, il toqua à la grande vitre. D'un signe, un autre homme assis et habillé lui aussi d'une soutane lui fit signe d'entrer. S'avançant vers le grand bureau, le premier ecclésiastique glissa une chemise cartonnée près du parafeur qui trônait près d'un chapelet.

– Voilà, Monseigneur! Tout est là. Du moins tout ce que l'on nous a envoyé.

– Merci mon fils, alors votre avis sur ce dossier?

Dans le même temps, il ouvrit la chemise et la photo de Bressanger apparut.

– Cet homme a l'air pourtant à première vue intelligent, soupira l'homme en soutane assis dans le fauteuil en velours vert et à haut dossier.

Rajustant ses lunettes, il détailla la photo. Avec la barbe et

ses petites lunettes, Bressanger paraissait plus âgé, on voyait que la photo avait été prise récemment, son teint hâlé relevait ses yeux clairs. Se redressant dans son fauteuil, de la main, il repoussa la photo.

– Vos conclusions mon fils, car il faut que je réponde à Rome, vous le savez bien! Ils n'aiment pas ça, ces recherches sur la véritable histoire de la bible.

– Oh! Toujours les mêmes théories Monseigneur, celles d'Ahmas Osman de 1990 et puis les autres celles de Karl Abraham. Rien, somme toute, de nouveau, répondit le prêtre.

Désignant la photo, il continua :

– Pourtant les recherches de cet homme pourraient jeter le trouble dans l'esprit de certains jeunes chrétiens. Il vaudrait mieux qu'il arrête de remuer le sable d'Égypte, on ne sait jamais ce que l'on peut y retrouver deux mille cinq cents ans plus tard. De toute façon, reprit l'homme dans le fauteuil en velours, je pense comme notre indicateur. Du moment que nous sommes au courant de ces recherches de fouilles...

– Allons! Merci mon fils, je vais répondre à qui vous savez dans ce sens.

Quand le prêtre fut parti, le prélat prit son mobile et composa le numéro de Decombelle au Collège de France.

– Allo Etienne? J'ai le rapport de nos experts devant moi. Rien n'a filtré jusqu'à présent. On pense que je dois faire un rapport à Rome. Un sourire aux lèvres il entama : Il semble que « La milice du Christ » a bien fait de faire ce don à l'IRD pour qui vous savez. Il faudra prévoir de détruire tous les manuscrits qu'*Il* a rapportés. Non! C'est votre problème, dites que vous les avez renvoyés en Égypte. Pour le reste, s'*il* trouve quelque chose là-bas, on a Dentremond, bête mais

fidèle. Il détruira tout. Bon à demain pour notre réunion, on décidera du reste.

Le même jour, dans les étages de l'Immeuble de la DGSE à Paris

L'homme à la calvitie appela le responsable de l'Agence du Caire.

– C'est moi... C'est pour vous donner les renseignements que vous m'avez demandés. Oui... J'ai interrogé son patron, le Professeur. A priori rien de suspect, l'autre est obsédé par ses fouilles et ne pense qu'à trouver la tombe d'un certain Pharaon. Pour ce qui est des informations que l'on a pu tirer du clergé, bof! L'histoire ne semble pas les émouvoir outre mesure.

– Vous avez raison, répondit l'homme à la calvitie à l'autre au bout du fil. Ils ne sont pas au courant de tout. Il doit bien y avoir autre chose pour que ce Yousuf se déplace si loin de ses bases. Tenez-moi au courant, si vous apprenez quelque chose de votre côté.

– Oui c'est cela, à bientôt, et il raccrocha.

Campement des fouilles à Thèbes

Depuis trois jours, le vent du désert agitait les tentes dans tous les sens, le sable envahissait tout. Il était quasiment impossible de continuer les travaux de terrassement dans ces conditions. Les trois égyptologues, sous leurs abris, restaient seuls au campement. Les yeux mi-clos, Bressanger, allongé sur le lit de camp, regardait le souffle du vent agiter le toit de la tente. Il entendit du bruit dehors et l'on grattait sur le pan de l'ouverture.

– Qui est là? Entrez...

Il vit le rideau de sa tente s'ouvrir et reconnut un des travailleurs. En se redressant sur les coudes il l'apostropha :

– Tiens, tu n'es pas rentré chez toi Yousuf!

– *Las!* (Non), bredouilla l'autre, je n'ai pas de famille au Caire. Patron, je préfère attendre ici avec vous, je dors dans le camion. Tu peux rester ici si tu veux, répondit amicalement l'égyptologue, tu seras mieux que dans le camion.

– *Choukran!* (Merci), dit Monsieur François, imitant le ton humble des autres travailleurs égyptiens.

Voyant François se tourner et se recoucher sur son lit, il s'assit sur un tabouret devant la table où étaient étalées les cartes des fouilles, et là il commença à mémoriser discrètement les points déjà explorés par l'équipe. L'Afghan s'aperçut que les zones qu'il restait à découvrir se superposaient étrangement avec ses cartes et ses propres estimations.

– *Awa!* On dirait que le Nesrani est sur la bonne voie... Il faudrait que je prévienne l'homme du Caire, non ?

Il se fit en même temps la remarque qu'il ne connaissait que la voix de son contact.

Le vent s'étant calmé, les fouilles reprirent. Les trois 4x4 sillonnaient depuis le matin le désert situé à l'est de l'ancienne Thèbes.

– Plus loin, va plus loin, criait Bressanger au chauffeur. C'est sûrement par là que je me suis perdu à pied. *Schouff!* (Regarde) lui dit-il en arabe, le sable se mélange aux pierres. Regardez, vous autres, se tournant vers les deux autres égyptologues, une dépression et plus loin encore une autre.

Effectivement, le sol jonché de pierres et de terre annonçait d'anciens lits de rivière. Sautant le premier du camion, François désigna les ouvriers et leur donna ses consignes.

– Éparpillez-vous et surtout explorez les dépressions que vous découvrez. Appelez-moi si vous voyez une stèle ou des colonnes. Celui qui trouve quelque chose aura une prime en plus de son salaire.

Les hommes, encouragés par ces dernières paroles, partirent de bon train, leurs pelles sur le dos.

– Eh! Yousuf où vas-tu ? s'étonna Bressanger, voyant l'Afghan se diriger vers des dunes de sable à l'inverse des autres.

– Il est bizarre ce type, reprit Dentremond. Il ricana en se

tournant vers son collègue. Il ne parle à personne et personne ne lui parle.

Yousuf fit un signe du bras pour montrer qu'il allait derrière la dune qu'il gravissait. Les trois hommes le perdirent bientôt de vue.

Département des Fouilles, Le Caire

Aziz était inquiet, il tournait et retournait son stylo dans ses petits doigts boudinés, assis dans son bureau du département des fouilles. Son angoisse montait d'heure en heure.

Au musée du Caire, aux Antiquités égyptiennes, tous les cinq ans, le conservateur du musée préparait ses équipes à un inventaire détaillé de tout ce que recelait le musée. Tout était recompté et classé, même dans les sous-sols, dans ce capharnaüm de pierres tombales et de sarcophages posés pêle-mêle par manque de place. Tout était mille fois répertorié. Dans tous les musées, les œuvres étaient classées et exposées par ordre d'importance et de bonne conservation. Toutes les statues représentant les pharaons les plus connus, les grandes dynasties comme celles des Ramsès étaient mises en valeur dans les galeries les plus visitées du musée du Caire. Les pierres tombales cassées ou trop abîmées, ce qui restait des Pharaons de moindre importance ou de second ordre était entreposé sous le musée dans de vastes salles voûtées et vétustes. Là s'entassaient d'innombrables vestiges de l'archéologie égyptienne. En particulier les rares statues du règne d'Akhenaton qui furent longtemps oubliées de par l'effacement de toutes les stèles et ces tablettes retraçant le cours de son règne maudit. On avait donc entreposé tous les vestiges

de cette époque dans les caves du musée. Tout en sachant que l'on n'avait jamais retrouvé ni sa momie ni celle de sa reine. Tout cela, Aziz, responsable des fouilles sur le territoire égyptien, en avait bien conscience.

L'opportunité s'était annoncée quand il avait surpris par hasard un employé du musée qui avait proposé à la vente sur le marché du Caire des colliers en lapis lazuli provenant des collections du musée. Depuis, Aziz avait menacé l'employé de le dénoncer s'il ne l'aidait pas. L'homme l'avait introduit discrètement dans les sous-sols du musée et Aziz se servait impunément depuis quatre longues années dans le stock de statues grandes et petites de Néfertiti et aussi bien sur les statues d'Akhenaton ainsi que des tablettes en argile et des papyrus datant de la période de Tel Amarna. Les très beaux objets, comme le buste de Néfertiti, cela restait intouchable, car ils étaient entreposés dans les grandes galeries de la salle des visiteurs.

– Ceux-là, se disait Aziz en fouillant d'un œil expert les caves, ceux-là personne n'y fait plus attention. Le musée les négligeait. Au marché parallèle des collectionneurs cela vaut son pesant d'or.

Et depuis, Aziz confiait à un complice les plus belles œuvres que l'homme acheminait dans le désert dans une cache connue de lui seul. «L'argent récolté irait à notre cause.» Ainsi pensait glorieusement Aziz... Bien sûr que l'employé indélicat, en charge de la comptabilité des œuvres des sous-sols, s'arrangeait toujours pour dissimuler les vols, Aziz était quand même très inquiet. Le nouveau directeur était pointilleux et surtout il ne faisait confiance à personne. À bout d'inquiétude, Aziz se décida à prendre son téléphone.

Il n'avait jamais le Maître en direct, mais une boîte vocale en Arabie lui donnait la consigne de laisser son message. En fin d'après-midi, alors qu'il s'apprêtait à quitter son bureau, le portable satellite le surprit.

– Oui mon bon Aziz, j'ai eu ton message, dit la voix. Rassure-toi, Amir doit venir te voir au Caire, tu lui désigneras l'homme qui risque de tout compromettre. Il s'en chargera. Aie confiance! As-tu des nouvelles de Yousuf?

– Oh oui! Vénéré, répondit obséquieusement le chargé des fouilles. Il m'a téléphoné ce matin. Le Nesrani (le chrétien) est peut-être sur le point de trouver enfin l'endroit. *Inh Challa!* Je vais avertir Amir afin qu'il s'en occupe aussi, répondit la voix dans son murmure habituel.

Et la conversation prit fin.

Paris, dans un luxueux hôtel parisien, réunion des milices du Christ

Deux hommes en civil arrivèrent à pied et, discrètement, prirent l'ascenseur de service jusqu'au quatrième étage. Arrivés devant une chambre au bout d'un couloir, ils se glissèrent dans la pièce. Deux autres hommes les attendaient déjà.

– Enfin vous voilà! cria l'un des deux.

– On a bien été retardés, reprit celui qu'on reconnaissait à sa tonsure.

– Decombelle et moi avons des nouvelles, répondit l'homme qui d'habitude portait la soutane. Un bonhomme de la Direction Générale des Services, un policier il me semble, n'est-ce pas Etienne? Est-il venu poser des questions sur Fran...?

– Pas de nom, reprit l'un des quatre.

– Bref, finissons-en. Que faisons-nous si *il* tombe par hasard sur le lieu en question qu'il a découvert lors de son précédent séjour ?

Après un court conciliabule, tous votèrent, chacun écrivant son avis sur un papier anonyme.

– Bon ! Au vu des résultats, on est d'accord, s'exclama Decombelle. Dentremond sur place prendra les explosifs dont l'on se sert habituellement pour déblayer les gros cailloux sur les sites et il fera tout sauter. Plus de trace. Tant pis pour l'archéologie égyptienne.

Et l'air entendu, ils se levèrent et se dirigèrent vers la porte.

– Étienne ! dit l'homme à la tonsure s'adressant à Decombelle. Je me charge de prévenir notre homme ?

– Évidemment Oui ! Dites-lui surtout d'éloigner Bressanger du site en question quand il fera tout sauter. C'est le moins qu'on puisse faire pour lui. Après toutes les recherches qu'il a pu faire, susurra ironiquement le Professeur.

Le Caire en Egypte

Ben Hassan, le directeur du musée, avait l'habitude de passer, le soir en rentrant chez lui, par le vieux marché. Il en profitait pour examiner les étales des marchands d'antiquités. Il recherchait des œuvres volées qui pourraient provenir des tombeaux protégés par l'État. Un homme, d'un coup, le bouscula, il sentit une légère piqûre au mollet. Et la dernière vision qu'eut Hassan avant de mourir, ce fut le parapluie que portait l'homme. Il trouva cela drôle, car il ne pleuvait pas... Il s'écroula de tout son long sur l'étal d'un marchand. Une ambulance arriva peu de temps après. Le petit attroupement de badauds se dispersa rapidement et on amena le corps à la morgue. La vie au marché reprit son rythme. En ouvrant le journal du Caire le lendemain, Aziz lut avec attention un petit entrefilet qui parlait du décès du directeur du musée, mort par arrêt cardiaque d'après le rapport d'autopsie. Décidément, cet Amir est précieux, pensa le responsable des fouilles. L'angoisse qu'il avait s'était envolée... Il souffla sur le thé vert brûlant qu'il tenait dans sa main et il éclata de rire.

Le campement des fouilles à Thèbes

Quand Bressanger dispersa les ouvriers sur le site qu'il avait choisi, Yousuf, comme les autres travailleurs, après avoir fouillé les dunes, revint au bout d'un moment.

– *La, La*, (non). On n'a rien trouvé patron, avaient tous clamé les hommes en grimpant dans les 4x4. Déçu, François, s'adressant à ses collègues, leur dit :

– Pourtant j'étais sûr que c'était le bon endroit. Ces dunes et ces contreforts me rappellent quelque chose.

Dentremont, narquois, chantonna : « Aujourd'hui peut-être, ou alors demain... ». Mais l'égyptologue n'entendit rien, trop préoccupé à fixer les dunes, comme pour se rappeler ses souvenirs quand il était tombé de cheval.

– Partons allons chercher ailleurs ! et les véhicules reprirent la piste vers la direction du nord vers Le Caire.

La nuit était venue quand tous, épuisés par la chaleur et les soubresauts des 4x4 sur les pistes, regagnèrent le campement de toiles.

– Je n'ai pas faim ce soir, dit Bressanger aux deux autres. Je file me coucher.

Une surprise l'attendait sous sa tente. Yousuf, assis dans un coin de la tente, mit un doigt sur sa bouche en lui faisant signe de se taire. Intrigué, François s'assit sur son lit de camp et l'interrogea du regard. Yousuf, s'approchant à demi-baissé, colla sa bouche à l'oreille de l'égyptologue et dit dans un souffle :

– J'ai trouvé une stèle de répudiation ! Près des dunes où tu m'as vu partir aujourd'hui.

– Mais où ? s'exclama François, perdant d'un coup toute notion de discrétion.

– Chut ! Patron, on ira tous les deux demain matin avant le lever du soleil. Je te la montrerai... Comme cela personne ne pourra dire que ce sont les autres qui ont trouvé l'endroit de la tombe.

L'esprit de Bressanger s'embrouillait, il avait envie de crier de joie.

– Merci Yousuf, reprit François, tu as bien raison. Je veux être seul pour redécouvrir ce tombeau. Il est à moi et à personne d'autre. Va ! Maintenant sois discret en sortant, mon ami. Laisse-moi maintenant à ma joie d'attendre demain.

Se glissant par-dessous un pan de la toile, Yousuf s'éloigna vers les dunes, loin du camp. Épiant derrière lui pour voir s'il n'était pas observé, il sortit son portable de sa djellaba et composa le numéro de son mystérieux correspondant au Caire.

– Oui, c'est moi, que veux-tu ? répondit l'autre au Caire.

– Comme je te l'ai déjà dit hier, c'est confirmé, demain matin je pars avec le Nesrani sur le site. Yousuf raccrocha.

Déjà la veille, Aziz avait prévenu Amir dès le coup de téléphone de Yousuf.

– Prépare-toi mon ami, lui avait-il dit, prends un véhicule et pars vers l'ancienne Thèbes avec trois de nos camarades. Soyez armés et ne laissez aucun survivant parmi les Nesranis. Les autres Égyptiens chassez-les. Ils auront trop peur de dire quoi que ce soit sur ce qu'ils auront vu. Fissa ! C'est pour bientôt.

Ainsi, Amir et ses hommes étaient arrivés discrètement dans la nuit non loin des tentes.

Ils avaient dissimulé le camion et surveillaient attentivement les allers et venues des trois égyptologues. Au camp, Dentremont, tout gros et blond qu'il était et pas très fin,

comme l'avait souligné l'homme du clergé, n'était pas non plus tombé de la dernière pluie. Il s'était aperçu à la lumière de la lampe tempête que Bressanger discutait avec quelqu'un le soir où ils étaient revenus des fouilles dans les dunes. En s'approchant silencieusement, il avait tout entendu de ce qu'avait dit Yousuf, la toile de tente n'étant pas le meilleur abri pour se confier des secrets. Lui aussi avait fait son rapport à Paris aux milices du Christ. Il avait reçu consigne de tout effacer, cela le remplissait de joie.

L'intégriste bouillait en lui. Il pouvait, de plus, maintenant libérer cette rage qu'il nourrissait depuis trois ans. Enfin il tenait sa revanche, sa jalousie exacerbée contre François, plus jeune et plus diplômé que lui, à qui on octroyait toutes les missions de recherches. Alors que lui, à quarante-cinq ans, attendait encore d'être chef d'un projet. Récupérant du cordeau détonnant dans le matériel qu'ils avaient amené avec eux, il le dissimula dans le sable non loin de sa tente.

Le lendemain, au petit jour, François, accompagné de Yousuf, fit démarrer le 4x4. Le véhicule silencieusement s'enfonça dans le désert.

– *Chouf!* montra l'Afghan. Par là, c'est plus court.

Sans le savoir, ils étaient suivis par Dentremon qui serrait les explosifs dans une de ses mains tout en conduisant de l'autre.

– Tant pis pour eux, ricana-t-il. Je ne ferai pas de détail dès qu'ils entreront dans la grotte. J'y vais. Et je retourne immédiatement au camp ni vu ni...

Il cessa de penser et il consacra toute son attention à suivre de très loin l'autre véhicule dans le jour qui se levait. Amir avait entendu les départs successifs des véhicules. Il fit un signe à ses acolytes.

– *Aloua Mena!* Vous autres.

Et ils se dirigèrent à pied vers les ouvriers et Tissot, le dernier égyptologue qui dormait encore. Quand Amir entra dans la tente du Français avec son arme dotée d'un silencieux, le coup de feu ne fit aucun bruit. Le corps de Tissot tressaillit. Et il mourut dans l'instant.

– *Mchi!* (Partez), fit l'Égyptien, et chassez-moi ces gens, en montrant l'abri des travailleurs. Et surtout qu'ils se taisent ou gare à eux.

Ainsi fut fait. Ils rejoignirent ensuite rapidement leur camion. Il regarda ses compagnons.

– Chacun sait ce qu'il a à faire sur place là-bas, dit sobrement Amir. Vite! Montez, même si Yousuf nous a laissé un plan dans notre cache au bazar du marché, il ne faudrait pas être en retard.

Et il partit à rire en appuyant sur la pédale de l'accélérateur. Le 4x4 de François déboucha près de l'endroit où ils étaient il y avait encore quelques heures. En descendant, il prit Yousuf par le bras et en souriant lui dit :

– J'en étais sûr, c'est bien ici. Hein! Yousuf.

L'Afghan baissa les yeux, et le tirant lui aussi par la manche, il lui montra le défilé rocheux caché par les dunes.

– *Zine* (Beau), n'est-ce pas patron? Viens, c'est en bas, regarde la stèle des répudiés, on la voit d'ici. J'ai trouvé comme toi l'entrée et j'ai vu ce que tu as vu. C'était la tombe d'une reine, affirma Yousuf en continuant à descendre la dune.

– Mais tout est cassé dedans, s'étonna Bressanger, comment sais-tu que c'était une femme? reprit l'égyptologue.

L'autre ne répondit pas. Marchant, dans la ravine, ils arrivèrent bientôt à l'entrée dissimulée. Ils entrèrent d'abord

courbés et bien vite à genoux. Les hommes se suivaient dans ce long boyau.

– Regarde Yousuf! Un autre corridor!

Et il éclaira un autre chemin creusé dans la roche.

– Je l’avais vu la première fois quand je suis venu, dit François essoufflé. Mais je n’ai pas eu la force de l’explorer.

En débouchant dans la petite salle où tout était ravagé, François put enfin admirer avec sa lampe ce qui restait du tombeau.

– Éclaire ici, patron François! Et regarde bien ce morceau de sarcophage en bois. Vois! On y reconnaît une femme et ses enfants à côté les uns des autres, ils sont peints eux aussi.

L’égyptologue ramassa le bois dont parlait Yousuf et l’examina à la lueur de la lampe. Déçu par cette découverte, le chercheur répondit :

– Tu as raison, mon ami Yousuf, ce n’est pas la tombe d’Akhenaton mais celle de la reine, sa femme Néfertiti. Cela reste quand même une splendide découverte. Tout le monde cherche encore sa momie. Et j’ai déjà trouvé sa tombe.

Il s’assit, troublé par l’émotion.

– *Asma!* Lève-toi patron François, allons explorer l’autre tunnel. Il doit sûrement y avoir autre chose à découvrir...

Pendant que les deux hommes exploraient la cavité de l’ancien tombeau, dehors Dentremond avait suivi le 4x4 de Yousuf et de François. Il avait stoppé le sien à l’entrée de la ravine. Prudent, il avait de loin regardé les deux hommes s’engouffrer dans le tunnel. Il se dirigeait lui aussi vers le chemin rocailleux. Il vérifia la mèche et le cordeau détonnant qui lui servirait pour bloquer à jamais l’entrée du passage.

– Ils sont dedans, tant mieux, qu’ils y restent. Je ferai tout sauter.

Pendant ce laps de temps, en face sur une dune, Amir surveillait avec des jumelles. Il avait vu entrer Yousuf et François dans le tunnel dissimulé. Il observait maintenant Dentremond qui avançait dans la ravine. Il se rappela les ordres du Vénéré, personne ne devait revenir. Il fit signe à ses hommes de main et il leur dit :

– La cavité qui nous intéresse est juste à côté de celle où sont rentrés les deux hommes.

– Mais on a un gros problème... Le troisième, celui qui marche, il porte des explosifs. Je l’ai vu avec les jumelles. Je pense qu’il veut tout faire sauter. S’il fait cela, on perd tout. Tout ce qui est entreposé dans la grotte. Ces antiquités valent des millions, plus que notre vie. C’est pour notre cause. On va vite descendre et tuer l’homme avant qu’il ne mette son projet à exécution.

Rapidement, ils descendirent la pente.

– Trop tard! s’exclama Amir, il est déjà dedans en train de dérouler le cordeau détonnant dans le tunnel. Suivons-le!

Et les trois hommes, pistolets aux poings, investirent le boyau. Yousuf et François, quant à eux, sans se douter de ce qui se tramait à l’autre bout du tunnel, revenaient lentement à quatre pattes vers la sortie. Dentremond, occupé à dérouler l’explosif et à allumer la mèche qui ferait tout sauter, entendit soudain des pas qui venaient de l’entrée derrière lui. Surpris et paniqué par le langage arabe et par la voix proche qu’il entendait, il s’empressa de sortir son briquet et de mettre le feu à la mèche lente. Amir et les Arabes apparurent dans le même temps à l’extrémité du tunnel. Voyant le Français commettre l’irréparable, Amir l’Égyptien tira sans hésiter sur Dentremond et continua rapidement à tirer en direction de

François qu'il voyait venir. Yousuf mourut dans l'instant sans s'apercevoir de ce qui lui arrivait. Bien que blessé et dans la confusion, Dentremont, se voyant mourir en martyr, se mit à crier "Mort aux infidèles!".

D'un geste, il colla la mèche allumée au cordeau détonnant. L'explosion fut immédiate. Le tunnel s'effondra et des tonnes de rochers s'écroulèrent sur les hommes. François, resté derrière Yousuf, avait vu Dentremont se faire exploser. Mais protégé du souffle par un coude du tunnel, il réussit tant bien que mal à se traîner à nouveau vers la cavité qui contenait le sarcophage. Il s'étendit, les bras en croix, le visage tourné vers le haut de la voûte. Là perçait maintenant un grand trait de lumière par l'ouverture encore agrandie par l'explosion. Dehors, le souffle avait modifié le paysage et on ne distinguait plus aucune entrée. La dune avait repris ses droits dans le désert. T'El Amarna refuserait à jamais de livrer ses secrets. Ce sont des bédouins qui découvrirent le camp de toile vide et le corps en décomposition de l'égyptologue Tissot. La police égyptienne mit tous les moyens en œuvre pour expliquer les disparitions mystérieuses des deux autres égyptologues. On retrouva bien sûr les trois 4x4 abandonnés mais aucune trace des occupants. On interrogea les ouvriers qui, ayant peur des représailles, éludèrent les questions en prétextant qu'ils n'étaient pas sur les lieux. Quand tout cela était en train de se passer, « Le vénéré » caché dans sa grotte en Afghanistan, n'avait plus de nouvelles d'Aziz et de l'opération qu'il avait lui-même lancé, il eut beau appeler, personne ne répondait. Et pour cause...

Un autre directeur du musée fut nommé, plus pointilleux encore que le précédent. Après l'inventaire complet qu'il fit

en reprenant la direction du musée, on s'aperçut qu'il manquait une quantité d'œuvres du patrimoine archéologique égyptien. Et en particulier celles de la période d'Akhenaton et de Néfertiti. L'employé indélicat fut bien vite découvert. Celui-ci s'empressa de dénoncer Aziz. On interrogea le responsable des fouilles sur tous les vols qu'il avait pu commettre depuis quatre ans.

– Où sont cachés les œuvres d'art, Aziz? criait l'inspecteur chargé de l'enquête.

– Je vous assure, Monsieur l'Inspecteur, croyez-moi! répondait Aziz. Je n'en sais pas plus que vous à ce jour.

– Aziz, tu es un menteur et un voleur, répétait l'homme de la police.

Pour une fois, Aziz disait peut-être la vérité. Mais l'homme chargé des fouilles avait décidé de ne plus rien dire aux enquêteurs. Il refusa de répondre à toutes les autres questions du policier. Le Vénéré et l'organisation arriveraient tôt ou tard à le sortir de prison, pensait-il.

Immeuble de la DDSE à Paris

– Passez-moi le responsable de la cellule chargée des extrémistes en Égypte, commença à dire l'homme à la calvitie, avec ses grosses joues rouges et son front en sueur.

– Ah! C'est vous. Vous avez des nouvelles de Yousuf... Où est-il? Disparu? Vous en êtes sûr? C'est votre agent au Caire qui vous l'a encore dit. Bien! À un de ces jours.

Et il raccrocha.

Loge des Milices de Dieu, un grand hôtel à Paris, quelques jours après l'explosion du tunnel menant au tombeau

Les quatre hommes, un verre de champagne à la main, se congratulaient :

– Quelle heureuse idée, ces fonds versés à l'IRD.

– Oui! reprit Decombelle, l'air réjoui. Pour changer de conversation, cela nous l'a été confirmé par la police du Caire. Tissot est mort assassiné. La grotte où se trouvaient les

soit-disant preuves a bel et bien disparu. Une explosion mystérieuse paraît-il? Et tous se mirent à rire. Même ce pauvre François, que Dieu ait son âme, s'est volatilisé. Allons, vous tous! Trinquons! Nous avons pourfendu le mal. Le bien une nouvelle fois triomphe. Grâce aux Milices de Dieu.

Désert d'Égypte au sud du Caire

Des doigts s'accrochaient désespérément à l'arête d'un gros rocher. Une coulée de sable s'engouffra dans le trou par lequel on reconnut une main, un bras, puis des épaules. Un homme surgit enfin. Hagar, les yeux plissés comme s'il voyait le jour pour la première fois, il emplit ses poumons de cet air chaud du désert. En contemplant le paysage, il s'empressa d'un pas mécanique vers les dunes toutes proches. François, choqué par l'explosion, resta longtemps immobile. Des heures se passèrent après le drame. Il revoyait Dentremont crier et ensuite l'explosion qui avait tout anéanti. Et ces hommes qu'il avait entrevus, qui étaient-ils? Maintenant assis, adossé contre une des parois de la grotte, il ne comprenait toujours pas pourquoi Dentremont se trouvait dans la grotte avec des explosifs. Tout cela le dépassait, de sa ceinture il décrocha la gourde qu'il avait emportée pour explorer le tunnel avec Yousuf. Il tourna son regard vers le haut, vers l'ouverture qui dardait un rayon de soleil. Trop haut, pensa-t-il, pour que je l'atteigne. C'est trop bête d'être sorti vivant de l'explosion pour mourir dans ce tombeau.

Il commença à faire le tour de la crypte en l'éclairant avec sa lampe. Il remarqua que de gros morceaux de sarcophage en pierre étaient posés contre les parois. Ceux qui avaient saccagé

la tombe avaient pris soin de les éparpiller pour bien montrer au mort qu'il ne rejoindrait pas «l'autre vie». François commença à rassembler les restes en pierre qu'il empila pour en faire une sorte de pyramide brinquebalante. Hélas, la lumière de la lampe commençait à faiblir. Et le rayon de soleil qui descendait du plafond avait disparu. Malgré l'envie de continuer pour sortir au plus vite de ce trou où il était piégé, François se raisonna et prit le parti de s'allonger pour attendre le lendemain. Il se réveilla plusieurs fois dans la nuit. Son sommeil était souvent agité par des cauchemars, brusquement il se réveilla, son esprit n'avait de cesse que d'essayer d'assembler les événements troublants qui s'étaient passés et de comprendre les raisons qui avaient poussé son collègue à faire exploser la grotte. Il connaissait peu Dentremont dans sa vie privée. Mais il se doutait qu'il n'avait pas assez d'esprit d'initiative pour prendre une telle décision. Quelqu'un avait dû le manipuler. Comme il n'avait pas quitté le camp lors du séjour et qu'il ne connaissait personne en Égypte, François ne pouvait qu'imaginer que Dentremont n'avait pu recevoir des consignes que de France. Mais de qui? Qui aurait pu ordonner un tel geste? Enfin il entrevoyait des pistes de réflexion. Son esprit bouillonnait. Mais pour les autres hommes? pensa-t-il, pour l'instant, aucune piste. D'où pouvaient-ils venir?

Dès le lendemain, François se remit à l'ouvrage. Les morceaux du tombeau en pierre n'étaient pas très hauts. Mais leur largeur lui avait permis d'entasser avec beaucoup d'efforts trois blocs qui tenaient en équilibre. Encore trop loin du trou, où sortait la lumière. Pendant qu'il jugeait de la hauteur, il remarqua une longue racine qui pendait un peu

au-dessus du dernier morceau du sarcophage qu'il avait posé. Il comprit que sa chance était là. Monter et sauter le plus haut possible pour accrocher cette racine et ensuite se hisser à la force des bras vers l'ouverture. Déjà deux jours qu'il était là, sans manger, en rationnant l'eau de sa gourde. Il voyait bien que ses forces déclinaient. Mais il n'arrivait toujours pas à attraper la racine. Deux jours encore se passèrent à essayer, mais épuisé par tant d'effort, il s'écroulait à chaque tentative. Soudain, quelques gouttes de pluie le surprirent au matin du cinquième jour. Il dirigea sa gourde vers l'ouverture, après avoir bu un peu du liquide et s'être mouillé le visage. Les forces lui revinrent, malgré ses muscles endoloris par les sauts successifs, il décida de changer de tactique, jetant ses dernières forces dans une course effrénée vers les morceaux du sarcophage empilés. Enfin emporté par son élan, il put grimper assez haut pour réussir à empoigner la racine. Décidé à ne pas lâcher, dans un ultime effort, il se hissa en agrippant un rocher qui saillait proche de l'ouverture. François plissa les yeux, ébloui par le soleil. Il regarda autour de lui cherchant des traces dans le sable. Celles qu'auraient pu laisser les véhicules qui venaient du camp des fouilles.

Montagnes d'Afghanistan

Dans sa grotte, le Vénéré, après plusieurs essais infructueux pour joindre Aziz, se perdit lui aussi en conjectures. Il en déduisit rapidement que quelque chose s'était mal passé là-bas dans le désert égyptien. Il ne pouvait laisser les choses en l'état actuel. Il devait savoir! D'abord récupérer ce qui était le plus important, son trésor qui devait alimenter son organisation. Il ne pensait même plus à Yousuf.

– Tout cela, ricana le Vénéré, c'était un leurre pour trouver les œuvres d'art. Mais décidément je ne pouvais pas tout lui dire à ce pauvre Yousuf.

– Awa! appela-t-il...

Un des gardes entra.

– Fissa! Envoyez plusieurs hommes en Égypte et que l'on me fasse savoir où sont Aziz et Amir, et si on les retrouve, qu'ils m'informent de leur mission. *M'chi!* (Allez-vous-en).

Le ton du Vénéré surprit les gardes. Ce n'était plus un murmure.

Le Caire, Égypte

François réussit à atteindre le camp en suivant les traces de son propre 4x4. Il arriva dans le bivouac où seuls les piquets de tente restaient encore. Tout avait été dévasté et emporté. Sans argent ni papiers personnels, il décida de rejoindre une des pistes qui menait au Caire. Il troqua sa montre avec un chauffeur de passage et put enfin monter dans un camion chargé de ballots et de gens qui allaient vers la capitale de l'Égypte. Sa première réaction fut de se rendre au commissariat central du Caire pour raconter à la police les événements qu'il avait subis et savoir aussi où se trouvait son autre collègue, Tissot. Après un moment d'attente, un homme vint le chercher et le conduisit dans une salle d'interrogatoire. L'homme se présenta : Inspecteur Ahmed Toufi, chargé de la cellule extrémiste.

- Racontez-moi, Monsieur Bressanger, si c'est bien vous, commença l'homme de la police.
- Comment bien moi ? s'étonna François. Je sors d'une cavité

qui servait de tombeau. Je n'ai plus d'affaires personnelles, mon camp de fouilles est bouleversé. Un collègue s'est fait sauter à la dynamite dans cette grotte. Je ne retrouve plus Tissot, l'autre égyptologue. Et vous me demandez « si » c'est bien moi Bressanger ?

– Allons! Allons! Calmez-vous et racontez-moi tout, monsieur. Et je verrai si vous êtes bien celui que vous prétendez être, reprit Toufi, le policier.

François ne se fit pas prier et il raconta... L'explosion... La mort de Yousuf et de Dentremont. Les hommes dans la grotte... Et sa douloureuse sortie cinq jours après le drame. L'inspecteur l'écouta sans l'interrompre.

– Oui! Je pense que c'est bien vous, Monsieur Bressanger. On vous croyait mort! On a bien retrouvé les 4x4 et un camion près du site de la grotte. On a bien vu aussi qu'il y avait eu une explosion. Mais on ne savait pas à quoi cela était dû. Maintenant laissez-moi vous poser quelques questions et vous apprendrez sûrement ce que vous ne savez pas, reprit l'inspecteur. J'ai tout d'abord une très mauvaise nouvelle. Votre autre collègue, Tissot, a été retrouvé mort, probablement assassiné par un des hommes que vous avez entraperçu dans la grotte, quand Dentremont a fait sauter le tunnel.

– Les moyens dont nous disposons ici en Egypte ne sont sûrement pas les mêmes qu'en Europe. Mais nous avons nos méthodes, bonnes ou mauvaises, elles restent spécifiques. Je vous dis cela car votre Directeur des fouilles ici sur place au Caire, Aziz Boutouf, était compromis dans des vols de statues de Néfertiti et d'Akhenaton. Au début, il n'a pas voulu nous en dire plus. Mais après une journée dans une de nos prisons « spécifiques », il était prêt à nous vendre père et

mère, sourit le policier. C'était un receleur d'antiquités et le pourvoyeur d'argent auprès d'une organisation d'extrémistes afghans. Il nous a aussi révélé qu'un homme s'était introduit auprès de votre entourage. Un certain Yousuf, un Afghane, pour que vous puissiez dévoiler au monde la véritable identité d'un certain Pharaon, je ne sais plus lequel d'ailleurs.

– Bref! reprit le policier, les autres hommes que vous avez entrevus n'étaient que des hommes de main de cette organisation, qui ont tué aussi notre ancien Directeur du musée. Cela, c'est ce brave Aziz qui nous l'a aussi dit. Il est devenu intarissable après son bénéfique passage en prison, ce cher homme.

Le policier regarda longuement François, et d'un ton paternaliste, il lui dit :

– Monsieur Bressanger, moi si j'étais à votre place, je n'irais pas à l'ambassade, ne sachant pas après tout qui veut vous supprimer.

Bressanger mit un temps à digérer toutes les informations que l'inspecteur lui avait confié. Et d'un ton un peu perdu, il entama :

– Mais où irai-je, inspecteur? Plus de papiers! Plus d'argent!

– Ah! Monsieur Bressanger, répondit l'inspecteur sur un ton encore plus paternaliste, sachez une chose! Chez nous comme chez les autres, nous n'aimons pas les sectes extrémistes. C'est pourquoi même si sous des dehors politiques carrément opposés nous gardons un réseau de renseignements internationaux sur les déplacements de certains idéologistes extrémistes, on va vous refaire un passeport en changeant deux ou trois lettres de votre nom. Je vais prévenir un contact en France par un biais que vous ne soupçonnez

même pas. Vous prendrez l'avion pour Paris, quelqu'un vous attendra au pied de l'avion. Vous lui raconterez l'histoire que vous venez de me raconter. Laissez-le faire, il s'occupera de tout sur place. Restez discret si vous rencontrez des gens que vous connaissez.

– Mais! répondit Bressanger, et mes recherches, mon travail?
– Tout cela n'est rien à côté de votre vie, que vous risquez de perdre à jamais. À vous de choisir, répondit le policier un peu énervé. Maintenant il faut me donner une réponse car le temps presse pour vous faire des papiers d'identité valides. Le surlendemain, noyé au milieu de touristes qui repartaient sur Paris, un homme, coiffé d'un chapeau de paille et muni d'un appareil photo, défila devant le contrôle de police et de la douane. En ouvrant son passeport, le fonctionnaire lut « Bretangère » et en souriant lui dit « Bon retour en France Monsieur! ».

Grottes dans les montagnes d'Afghanistan

Le Vénéré, comme l'appelaient ses hommes, n'eut pas longtemps à attendre. Ses envoyés lui apprirent qu'Aziz se trouvait en prison au Caire. Et qu'Amir était mort dans une explosion dans le désert avec ses hommes de main. L'homme à la djel-laba blanche, dans sa colère maîtrisée, ne pensait plus qu'à une chose, se venger. Punir ceux qui avaient détruit l'œuvre de quatre longues années. Qui pouvait être responsable? Il prit son portable satellite et téléphona à un de ses contacts au Caire. Tout en murmurant comme à son habitude, il entama :

– Faites passer le message à Aziz qui est en prison. Dites-lui que je le ferai sortir, qu'il prenne patience. Surtout le plus important, s'il apprend quelque chose sur cette explosion, qu'il me le fasse savoir par la voie habituelle, le plus vite possible.

Le Vénéré se lissa la barbe et se rassit en tailleur.

Aéroport de Paris

L'avion entama sa descente, perça les nuages. François découvrit Paris, un peu inquiet de ce qui allait se passer, car il s'était posé tant et tant de questions sur son arrivée à Paris. Et si personne n'était là pour l'accueillir? Combien de temps devrait-il attendre pour se faire reconnaître? Et sa famille, comment ne pas l'avertir qu'il était toujours vivant? Il n'eut pas le temps de trop réfléchir, déjà il suivait les autres passagers pour passer la police et la douane. Là, un homme gros et joufflu lui fit un signe quand il se présenta au fonctionnaire derrière sa bulle. L'homme souffla "je vous ai tout de suite reconnu".

Il montra une photo de François.

Bressenger fut inquiet et surpris, l'homme le rassura.

– Oui c'est moi qui devais normalement vous attendre, et il montra sa carte barrée des trois couleurs. N'ayez pas l'air inquiet, je m'occupe maintenant de vous. Je suis de la sécurité du Territoire, division extérieure.

– Allons-y, ma voiture est sur le parking extérieur. Vous me raconterez en route votre... cette étrange histoire. Tout d'abord, l'homme continuait de parler, mon collègue Égyptien du Caire vous a sûrement dit que le gars avec qui vous étiez dans le souterrain était un extrémiste que l'on surveillait depuis un moment.

François approuva d'un signe de tête.

– On sait aussi par notre source du Caire qu'il voulait vous amener à découvrir certaines choses cachées en rapport avec l'existence de Moïse, ou je ne sais trop quoi, tout cela vraiment me dépasse. Mais maintenant on pense à tout autre

chose. On ne déplace pas tant de gens pour un hypothétique blasphème de la religion. Non! Il y a autre chose.

Le gros bonhomme à la calvitie tira de sa poche un vieux mouchoir pour s'éponger le front malgré le petit froid sec.

– Bon! Résumons, monsieur Bressanger. On a voulu attenter à votre vie. Mais qui pourrait vous en vouloir à ce point! Et surtout pourquoi?

Tout en regardant les feux des voitures devant lui, François eut l'air de se parler à lui-même.

– Je sors peu! Je me consacre exclusivement à mon travail du matin au soir depuis quatre ans. Qui voudrait me tuer? La seule personne que je vois assidûment, c'est le Professeur Decombelle.

– Et voilà, mon bon monsieur! reprit l'homme, on y est presque.

Interloqué, François interrogea :

– Pourquoi lui?

– C'est... LA... Seule et vraie Question. Votre bon Professeur vous a laissé faire des fouilles pour que vous découvriez des plausibles preuves qui auraient démontré que votre pharaon serait Moïse, cela je l'ai bien compris. Et après, continua l'homme aux joues écarlates, *Ils* les feraient détruire par un de leurs sbires, issus de cette secte «les Milices de Dieu», intégristes non reconnus. Enfin, vous aviez presque réussi à découvrir quelque chose. Eux par contre n'ont pas hésité à vous tuer.

Les sourcils levés en points d'interrogation, François releva.

– Encore! Pourquoi *Ils*? Qui sont ces *Ils*?

– Des hauts personnages de l'État et de l'Église, intouchables comme votre Professeur, répondit le policier. Ils ont repris

un ancien ordre portugais et s'ingénient à lui redonner vie. D'autres, comme votre collègue Dentremont, ont servi de bouc émissaire. En subissant leurs manigances pour appliquer leurs basses œuvres. Par contre, « Eux » ne sont jamais compromis. Savez-vous ? J'ai la vue basse, dit-il ironiquement. Mais trente ans de métier m'ont appris à faire mon petit chemin dans des enquêtes très... très... spéciales. Vous seriez surpris de ce que l'on peut découvrir. Bien sûr, ces gens sont surveillés déjà depuis un moment. Car leurs actions, qu'ils croient méritoires, sont entachées de trucs pas très catholiques si l'on peut dire.

Abasourdi par ces révélations, François se tourna vers le chauffeur et s'exclama :

– Au point de vouloir me faire tuer pour une simple thèse !

– Malheureusement, votre mentor s'est acoquiné avec des hauts personnages, comme je vous l'ai dit. Il n'y a rien à faire pour l'instant, mon bon monsieur.

– Vous allez reprendre votre job au Collège de France comme si de rien n'était, dit l'homme de la Direction des services Extérieurs. Moi je vais m'occuper de ces personnages hauts en couleur pour qu'enfin on ne vous ennuie plus.

– Je vais vous laisser ce soir dans une planque que nous avons et demain vous rentrerez chez vous. D'ici là, tout cela sera réglé. Et après-demain, vous reprendrez votre travail. Mais, et en même temps il éclata de rire, laissez tomber Akhenaton et Moïse. Juste une suggestion... Ah ! Ah ! Demain, je reviendrai vous chercher et vous signerez un document relatant les faits que vous m'avez confiés. Je saurai quoi en faire.

En arrêtant la voiture, l'homme leva les yeux et il montra l'immeuble.

– Tenez, c'est au troisième étage, et il tendit des clés. Reposez-vous, à demain.

François, rassuré d'avoir un toit pour la nuit, s'engouffra sous la porte cochère.

Épilogue

Le lendemain, François signa les documents et put se retrouver enfin chez lui. Malheureusement pour l'ecclésiastique un peu trop extrémiste, une épaisse lettre marron arriva le lendemain au Clergé de Paris. Elle fut déposée directement sur le bureau du Cardinal. Dedans on y découvrait la photo de deux hommes entrant dans un grand hôtel de Paris. Ainsi que le document signé par François Bressanger. Des conclusions surprenantes émanant d'une certaine agence conseillaient de déplacer vers un lieu plus discret l'homme de la photo.

Au collège de France

Une lettre similaire arriva elle aussi dans ce même temps. Elle relevait l'urgence d'une mutation en province d'un directeur d'archéologie. Pour les deux autres hauts fonctionnaires des Milices de Dieu, ils suivirent rapidement l'exemple des autres disciples.

Le Caire, Egypte, au Commissariat Central

– Allo! C’est vous! L’inspecteur de la DSSE? Oui c’est Toufi... reprit l’homme. Un fax de Paris pour Aziz, vous en êtes sûr? Ah! Ah! Oui, oui, bien volontiers. Vous croyez que cela va marcher? Vous avez raison, *wait and see*. Laissons-les s’expliquer entre sectes extrémistes. Ma journée va être belle! s’exclama le policier...

Quelques minutes plus tard, il entendit le fax crépiter. Il appela : “*Asma!* Ali!”. Il tendit un document. “Fais passer cela discrètement à Aziz en cellule. Il saura quoi en faire.”

Paris, au Collège de France

François reprit son travail deux jours après son arrivée. Surpris tout d’abord de constater que le Professeur Decombelle n’était plus à son poste de Directeur mais étonnamment qu’il avait été muté à Amiens au département d’archéologie deux jours avant. Le nouveau directeur accueillit François :

– Venez, entrez dans mon bureau, Monsieur Bressanger. Vous revenez d’Égypte? Parlons un peu... Ramsès cela vous tente?

Paris, Clergé de Versailles

– Non? Vous aussi on vous a déplacé à Amiens? s’étonna l’homme que l’on appelait avant Monseigneur. Non je ne suis plus... Non dans un petit bureau... Je suis à Versailles maintenant. Mais notre organisation reste toujours active n’est-ce pas? Nous serons toujours en contact. D’ailleurs une nouvelle mission nous attend.

Montagnes d’Afghanistan, quelque temps après

– Oui je t’entends, mon bon Aziz, tu as reçu mon téléphone en prison à ce que je vois. Oui! Lis-moi ce fax que tu as reçu... Quoi? Tu es sûr! Il me faut des noms.

Un petit sourire aux lèvres, le Vénéré écouta. Enfin, il tenait sa vengeance...

– *Asma!* (écoutez), dit il à ses gardiens. Prévenez Moctar en France. J’ai un travail pour lui...

– Rien que pour vous uniquement!

– Je vous parlerai de Tadoupika, “La belle est venue”, de cette belle et troublante reine déchue, séparée d’Akhenaton. Que fit-elle? Par ces temps si troubles qui suivirent la disparition de Pharaon, la belle Tadoupika, bien que seule et isolée à Memphis, chercha par tous les moyens à prolonger son règne sur le trône. Elle contacta un mystérieux prince d’un pays du sud plus loin que les cataractes pour qu’il devienne son époux et règne à son côté en Pharaon d’Égypte. Rien de cela n’arriva... Le prince crut à une ruse de la reine et ne vint jamais. Nul ne sait encore à ce jour ce qu’il advint de «La belle est venue». Ce qui est sûr, c’est qu’elle joua un grand rôle dans le règne d’Akhenaton.

Seul son buste, découvert en 1912, nous révèle sa beauté. Thoutmès a immortalisé Néfertiti à l’âge de vingt-cinq ans. Celle-ci, presque déchue du trône, nous montre un visage froid et un regard absent où l’on croit déjà pouvoir discerner sa tristesse. On peut supposer qu’elle mourut vers l’âge de trente-cinq ans. Mais on ne retrouva jamais sa sépulture. On s’empressa de détruire toutes les représentations d’Akhenaton et de «La belle est venue» (Néfertiti), pour oublier à jamais

Tell El Amarna. Même le fidèle général Horemheb renia son Pharaon Akhenaton en détruisant lui-même les stèles de la ville.

Plus tard encore, Ay, le père divin, chef des archers et scribe royal d'Akhenaton, s'empressa de comploter pour éliminer du trône Smenkhka-Ré et pour devenir à son tour Pharaon. C'est le jeune Toutankhamon qui remplaça Akhenaton pour un règne assez court. On suppose qu'il fut assassiné par ce même Ay.

En tout état de cause, pour le couple de Pharaons qui régna sur El Amarna, on ne retrouva jamais leur corps. Pharaon Akhenaton amena la confusion dans le petit peuple égyptien. L'art amarnien qu'il inventa choqua même ses proches courtisans. Les peintures des personnages cérémonieux, peints de profils idéalistes, avaient été abandonnées. Elles étaient remplacées par des fresques où l'on voyait de face le Pharaon et sa famille dans les scènes les plus naturelles de la vie. Ces peintures, emplies de fleurs et d'oiseaux, rejoignaient le naturalisme, ce qui n'avait jamais été fait des siècles auparavant. D'autres thèses furent avancées pour trouver une similitude entre la religion d'Aton et d'autres religions plus connues qui émergeaient dans le même temps à l'époque. Ce qui est sûr, c'est que certains psaumes furent empruntés aux cantiques d'Aton pour alimenter d'autres prières à Dieu... Ainsi que certains mots comme Amen... ophis.

Dans le débat houleux du dernier colloque d'égyptologues sur la couleur de peau des Égyptiens et des pharaons de l'époque, une conclusion semble pourtant voir le jour pour dire que ces gens étaient aussi bien noirs que blancs... Quant à ces fabuleux déshabillés transparents des femmes égyptiennes

aux temps d'avant, ces voiles diaphanes qui ne cachaient rien des corps et que l'on peut encore voir dans certains films et documentaires actuels, cela n'est nullement exagéré. Les femmes égyptiennes voulaient montrer leur fertilité et leur capacité à enfanter.

Ramsès II le grand avait plus de mille femmes dans sa cour. Elles auraient enfanté plus de trois mille enfants. De nos jours, certains Égyptiens auraient une descendance directe de ce Pharaon.

Quant à ces mystérieuses pyramides plantées dans le désert, où l'on recherche encore de nos jours de fabuleux tombeaux qui ont attiré tant d'experts, ne nous fascinent-elles pas encore, après plus de deux mille cinq cent ans?

D'ailleurs certains de ces chercheurs en sont morts. Fatalité ou vengeance des morts de l'au-delà. Nous Européens, pourtant gardiens d'une certaine éthique de La civilisation, serions-nous prêts dans quelques années à voir défiler dans nos musées les ossements de nos ancêtres? Rien n'est moins sûr. Sachez quand même qu'au début du XX^e siècle, le réseau ferroviaire américain a alimenté pendant un certain nombre d'années le fourneau de ses trains de marchandises avec ces fameuses momies Égyptiennes.

L'engouement macabre était tel que chaque famille aisée commandait sa momie pour dérouler les bandes qui l'enveloppait, et tout cela dans un cadre champêtre et familial. Faut-il se souvenir que l'Égypte, soumise à l'époque à la colonisation, n'a pu empêcher l'hémorragie incessante de ces plus beaux trésors vers des collections privées et d'autres musées internationaux?

Bien sûr, dans l'Antiquité, les trois célèbres pyramides

Kheops, Khephren et Mykérinos avaient déjà été pillées. Il ne reste plus à ce jour que des sarcophages en pierre de quatre-vingts tonnes qui ne peuvent passer par l'ouverture. Au début du VIII^e siècle, le calife Mamun essaya d'utiliser tous les moyens possibles pour entrer dans la grande pyramide de Kheops. Plus près de nous, G. Belzoni fit donner le canon contre une autre pyramide voisine. Enfin, ce pauvre Sphinx ensablé représentant le Pharaon Khephren avec son corps de lion a servi à d'autres constructions, telles des Mastabas et autres pyramides construites plus tardivement. Pouvons-nous croire que cette civilisation égyptienne était déjà plus en avance que ses voisines de l'époque? Évidemment oui. Sur la construction d'édifices, la médecine, la chirurgie, l'astronomie. Les Égyptiens avaient des connaissances surprenantes, moins de deux mille cinq cent ans avant notre ère. L'Égypte reste de nos jours toujours aussi fascinante.

Notes de l'auteur

Il existe bien deux thèses sur cette troublante similitude d'Akhenaton et de Moïse. Une récente, et l'autre plus ancienne. Moïse a bien vécu au Palais du Pharaon à la même époque que ce Pharaon Akhenaton. D'après l'étude des effigies retrouvées, Akhenaton aurait été atteint d'une maladie hormonale dégénérative. Par son aspect androgyne, que lui-même accentuait volontiers, il voulait montrer qu'il était l'être suprême qui engendre toute chose. Même s'il n'était pas aimé, sa doctrine le guidait à ne pas faire de différence entre les couches sociales de l'époque. La religion, dictée par le Pharaon, empêcha les prêtres des nombreux temples consacrés à de multiples dieux de continuer à percevoir les nombreuses offrandes du petit peuple égyptien. Enfin, il épousa Néfertiti à l'âge de seize ans environ, contrairement à la tradition qui voulait que le Pharaon épouse une de ses sœurs. Enfin, sachez qu'au temps des Pharaons, il ne pleuvait presque jamais en Égypte. C'est ce temps sec et chaud qui a permis une si bonne conservation des momies dans leur tombeau.

ED. KIRO

EDITIONS
KIROGRAPHAIRES

RETROUVEZ L'INTÉGRALITÉ DE
NOS PUBLICATIONS
SUR NOTRE **SITE INTERNET**
WWW.EDKIRO.FR

ET TOUTES LES ACTUALITÉS
RÉCENTES DE NOTRE MAISON
ET DE NOS AUTEURS
SUR **NOTRE BLOG**
EDKIRO.WORDPRESS.COM

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN DÉCEMBRE 2012
CHEZ SOBOOK À ROUBAIX

DÉPÔT LÉGAL : DÉCEMBRE 2012

IMPRIMÉ EN FRANCE